A. EVANG Y. PLATEAU N. NIN J. MARTIN



AQUAE SEXTIAE

AIX-EN-PROVENCE

casterman

A. EVANG Y. PLATEAU N. NIN J. MARTIN

LES VOYAGES D'ALIX

AQUAE SEXTIAE

AIX-EN-PROVENCE



Avec la collaboration de Jérôme Presti

casterman



Sommaire



Chronologie

Époque néolithique : premières traces d'occupation dans la périphérie sud de la ville d'Aix-en-Provence.

Âge du Bronze : vestiges d'habitat et nécropole, toujours en périphérie sud de l'agglomération.

Entre le VIIe et le Ier s. av. J.-C. : l'habitat indigène se fixe sur des sites de hauteur et en plaine.

Fin du IIIe s. av. J.-C. : constitution de la confédération salyenne, dont l'*oppidum* d'Entremont va devenir la capitale.

Début du IIe s. av. J.-C. : création de l'*oppidum* d'Entremont.

181 av. J.-C. : première incursion militaire des Romains sur le sol gaulois, à l'appel de Marseille.

Milieu du IIe s. av. J.-C. : extension d'Entremont.

154 av. J.-C. : deuxième incursion militaire des Romains sur le sol gaulois, toujours à l'appel de Marseille.

125-118 av. J.-C : conquête romaine de la Gaule du Sud.

124 av. J.-C. : destruction d'Entremont par le proconsul romain *Caius Sextius Calvinus*.

122 av. J.-C. : fondation d'Aix-en-Provence par le même *Caius Sextius Calvinus*.

120-119 av. J.-C. : création de la province de Gaule narbonnaise.

119-118 av. J.-C : création de *Narbo Martius* (Narbonne).

109-102 av. J.-C : invasion des Cimbres, des Teutons et des Ambrons, et bataille remportée contre eux par le général romain *Marius*, en 102, près d'Aix-en-Provence.

59 av. J.-C. : consulat de César.

49 av. J.-C. : chute de Marseille qui devient romaine.

46 av. J.-C. : fondation d'Arles.

27 av. J.-C. : partage des provinces entre le Sénat et Octave qui reçoit le titre d'Auguste.

À partir du changement d'ère : essor de la ville d'Aix-en-Provence.

Courant du Ier s. : probable élévation de la ville au rang de colonie romaine.

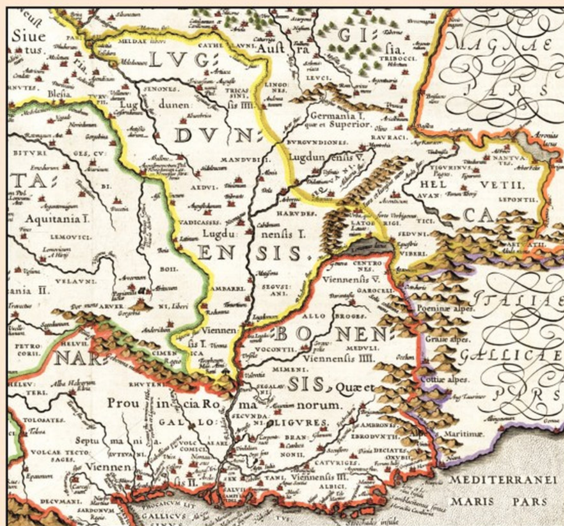
Fin du Ier s. : nouvel essor urbain d'Aix-en-Provence.

Courant du IIIe s. : premiers signes de déclin d'Aix-en-Provence. Création de la Narbonnaise Seconde. Aix-en-Provence en devient la métropole.

370-380 : origine de l'évêché d'Aix.

408 : installation de *Lazarus*, premier évêque aixois mentionné par les sources.

Aix-en-Provence



Carte de la Provence à la fin de la Protohistoire. On y lit : « La Narbonnaise, qui est une province des Romains ». Aix y est représentée. Carte dite « Galliae veteris typus ». Jodocus Hondius, Amsterdam, début du XVIIe siècle.

Ve s. : probable premier siège épiscopal sur le site de la Seds.

470 : épiscopat de *Basilius* qui occupe le siège d'évêque jusqu'au début du VIe s.

Début du VIe s. : construction d'un second siège épiscopal à l'emplacement du *forum*, sur le site de l'actuelle cathédrale Saint-Sauveur.

Haut Moyen Âge : constitution de trois noyaux d'occupation à l'emplacement d'anciens monuments antiques.

Fin du XIe s. : premières mentions dans les textes de ces trois bourgs : la ville comtale, le bourg Saint-Sauveur et la ville des Tours.

Fin du XIIe-début XIIIe s. : réunion du bourg Saint-Sauveur et de la ville comtale qui vont former le noyau de la ville actuelle.

Milieu du XIVe s. : abandon de la ville des Tours.

Nous remercions : Maryse Joissains Masini, Jean Chorro, Victor Tonin, Marc Foveau, Henri Pons, Michel Fraisset, Jean Chausserie-Laprée, Patrick A. Dumas, Jean-Paul Cros et Stéphane Gireau.

http://www.casterman.com
ISBN 978-2-203-057708 - N° d'édition L.10EBBN001747.N001

Imprimé en France par Pollina. Dépôt légal : avril 2013 D.2012/0053/305
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).



Introduction



Première fondation romaine en Gaule, Aix-en-Provence, *Aquae Sextiae* dans l'Antiquité, a une origine différente de celle de la plupart des grandes villes antiques de la Gaule du Sud. L'agglomération romaine ne s'est pas superposée à un établissement indigène plus ancien comme ce fut le cas pour Arles, Nîmes ou Marseille. Elle ne fut pas non plus fondée *ex nihilo* pour accueillir une colonie de vétérans, comme Fréjus.

Sa création résulte d'un double processus militaire et de colonisation, qui répond à un modèle de conquête dont on trouve des corollaires en Italie, à la fin de la période républicaine, à savoir la destruction d'un site indigène et le déplacement d'une partie de sa population en un autre lieu, placé sous l'autorité d'un général romain.

Pour comprendre les modalités de cette création, il faut remonter à la fin du IIIe siècle et au début du IIe siècle avant J.-C. À cette époque, une grande partie du territoire provençal est sous la domination économique et politique de Marseille (*Massalia*), la grande cité phocéenne, et de ses comptoirs littoraux, *Tauroeis* (Six-Fours), *Olbia* (Hyères), *Antipolis* (Antibes), *Nikaia* (Nice). L'arrière-pays est, quant à lui, occupé par de nombreuses tribus qui forment autant de communautés distinctes, réunies au sein de trois grandes confédérations, celles des Salyens, des Ligures et des Voconces.

Les pressions exercées par Marseille autant que le développement de ces peuples indigènes ont abouti, aux IIIe et IIe siècles avant J.-C., à une situation tendue et conflictuelle.

À l'est, ce sont les Ligures Déciates et les Oxybiens qui constituent une menace pour le commerce maritime, en raison de leurs nombreux actes de piraterie. Dans la partie nord-ouest de la Provence occidentale, c'est l'expansion salyenne qui inquiète Marseille.

Cette situation qui met en péril non seulement l'économie massaliète, mais aussi le commerce entre Rome et ses provinces d'Espagne, va entraîner, au IIe et au Ier siècles avant J.-C., une succession d'épisodes militaires. D'abord menés par la seule cité grecque, puis par son allié romain, ces conflits vont marquer la fin progressive de l'hégémonie massaliote au profit de celle de Rome.



Porte d'entrée dans la fortification de Saint-Blaise, Saint-Mitre-les-Remparts. © Jean Chausserie-Laprée, Ville de Martigues.

Sur le littoral oriental, les Marseillais font appel aux Romains pour lutter contre les pirates ligures, une première fois, en 181, puis en 154 av. J.-C., au moment où ces derniers assiègent *Antipolis* et *Nikaia*.

En Provence occidentale, face à l'expansion indigène qui s'est traduite, à la fin du IIIe siècle avant J.-C., par l'émergence de nouveaux habitats fortifiés et la restructuration d'autres plus anciens, Marseille intervient seule militairement au tout début du IIe siècle. De nombreux sites indigènes sont alors détruits ou abandonnés. Ces événements n'ont toutefois pas suffi à stopper la dynamique engagée au sein des populations autochtones et, dans le courant du siècle, de nouveaux sites apparaissent, tel celui d'Entremont. D'autres sont restructurés et reçoivent des fortifications plus puissantes à l'image de l'*oppidum* de Saint-Blaise par exemple. Implanté près de l'étang de Berre, ce site est alors doté d'une muraille en grand appareil de type hellénistique.

En 125 et en 124 av. J.-C., c'est contre le peuple gaulois des Salyens que se portent les armées romaines. Ces épisodes militaires nous sont connus grâce à l'historien latin Tite-Live. Une première intervention conduite par *Fulvius Flacus* a concerné un champ d'opération assez vaste, dans la partie ouest de la Provence. Bien qu'elle se soit soldée par la défaite des Ligures, des Voconces et des Salyens, le proconsul *Sextius Calvinus* a dû mener une nouvelle expédition militaire, en 124 av. J.-C. Cet événement qui a entraîné la chute de la capitale de la confédération salyenne, a été suivi, entre 121 et 118 av. J.-C., d'autres défaites des peuples indigènes, qui ont permis l'avancée des Romains en direction de l'ouest, jusqu'à l'ancien *oppidum* de *Narbo*. La date de 118 av. J.-C. marque la fondation de *Narbo Martius* (Narbonne), et la création de la province de Transalpine.

Les Romains sont désormais bien présents dans le Sud de la Gaule.

AVANT AQUAE SEXTIAE, ENTREMONT

Situé à environ 3 km au nord de la ville d'Aix-en-Provence, le site d'Entremont occupe l'extrémité méridionale d'un plateau calcaire dominant la vallée de l'Arc. Il se développe sur un terrain en pente douce vers le nord, limité par des falaises escarpées au sud-est et au sud-ouest. Cette situation lui offrait une excellente position défensive, seule sa face nord, en continuité avec le plateau, nécessitant un système de fortification.



Vue aérienne de l'oppidum d'Entremont prise depuis le nord-est.
© Christian Hussy, Service régional de l'Archéologie de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

La capitale de la confédération salyenne a été assimilée au site d'Entremont pour diverses raisons : d'abord à cause de sa proximité avec la ville antique d'*Aquae Sextiae*, qui répond aux mentions des textes anciens ; par le caractère imposant de sa fortification et surtout l'importante statuaire qui y a été découverte lors de la Seconde Guerre Mondiale. Cette statuaire, unique par sa richesse, ne témoigne pas seulement de l'éminent rôle cultuel du site, mais lui confère aussi une haute fonction politique et symbolique. Enfin, en même temps qu'elles mettaient en évidence la destruction de nombreux bâtiments, les fouilles menées de 1946 à 1976 ont livré un nombre considérable de boulets de catapulte en pierre et d'armes. Ils témoignent de la violence des combats qui ont opposé la population locale aux Romains.

Fondé dans le premier quart du IIe siècle avant J.-C., l'*oppidum* primitif a une superficie de 0,9 ha et se cantonne à l'extrémité sud-ouest du plateau. Il est délimité par une enceinte qui s'articule sur les lignes de falaise pour former un parallélogramme. Comme sur les autres habitats indigènes contemporains, le plan d'urbanisme y est très structuré et dessine un quadrillage presque orthonormé, évoquant le plan d'un camp militaire. Les rues, étroites, enveloppent des îlots aux modules réguliers, au sein desquels prennent place des habitations modestes à pièce unique. Au sein de cette trame urbaine, ne se détache aucun espace collectif susceptible d'accueillir des manifestations cultuelles ou d'abriter l'expression d'un pouvoir politique. À en juger par le mobilier archéologique et les aménagements mis au jour, la population semble vivre d'activités essentiellement rurales (agriculture, élevage) et en relative autarcie.



Vue cavalière d'un îlot du second habitat. © Patrice Arcelin.

Vers 150 avant J.-C., le site connaît une très importante extension qui porte à près de 4 ha sa superficie. Presque entièrement arasée, la fortification primitive est relayée par une nouvelle enceinte au tracé légèrement curviligne, qui barre l'éperon naturel en son point le plus vulnérable. Ce puissant ouvrage, dont la hauteur est estimée à 6-7 m, a une finalité défensive et traduit un net progrès dans le domaine de la poliorcétique (art du siège). Large de 3,20 à 1,50 m, la courtine est régulièrement scandée par des bastions rectangulaires, massifs et aux angles arrondis. Ouverte au nord-ouest, l'entrée principale du site se présente sous la forme d'une porte à recouvrement et laisse le passage à une large voie charretière. C'est le long de cet axe que les archéologues ont proposé de remettre en situation la statuaire qui a fait la renommée du site.

On connaît également une poterne au sud, d'où un escalier permettait de descendre en contrebas de l'*oppidum*. Quelques marches en sont toujours conservées.

Au nord de l'habitat ancien, désormais englobé dans la nouvelle agglomération, se déploie un plan d'urbanisme qui ne montre pas de véritable rupture conceptuelle avec le précédent. Il réserve peu de place à des espaces libres et présente la même structure resserrée qu'auparavant, ce qui montre une relative densité de l'occupation.

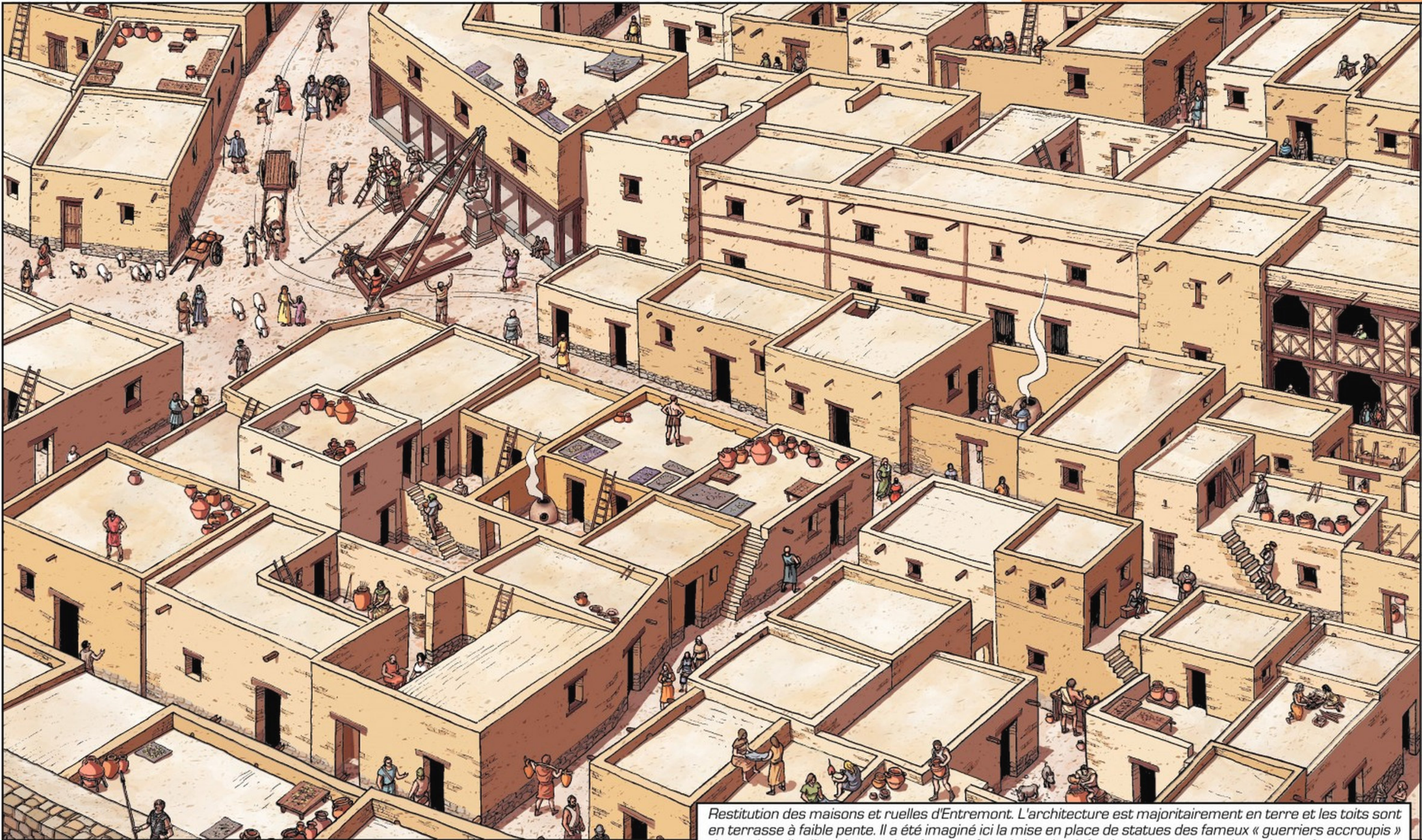
Toujours cernés par des rues formant une trame plus ou moins régulière, les îlots d'habitation sont cependant un peu plus grands et souvent pourvus d'un étage, comme en témoignent les départs d'escalier aménagés à partir de la voirie et toujours visibles. Ils abritent des habitations pourvues de plusieurs pièces et plus amples que dans la ville ancienne. Si elle reste encore éloignée du concept méditerranéen de la maison à cour centrale où vies privée et publique sont séparées, cette évolution de l'habitat rend compte d'une spécialisation fonctionnelle des espaces.



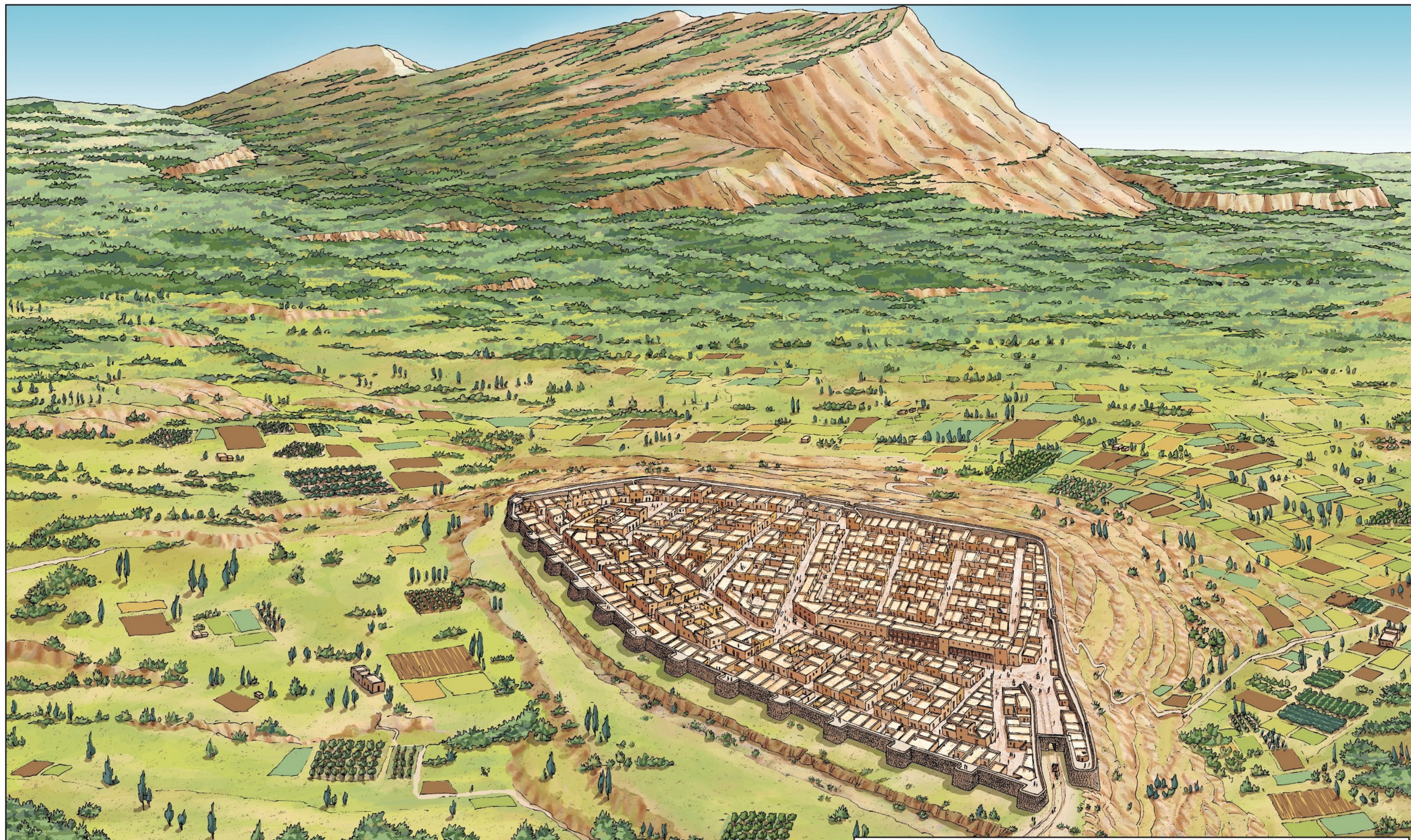
Salle de stockage avec un silo central et sept bases de dolia (grandes jarres en céramique) en place. © Patrice Arcelin.



Maison avec, au premier plan, une maie de pressoir.
© A. Chéné, CNRS-CCJ



Restitution des maisons et ruelles d'Entremont. L'architecture est majoritairement en terre et les toits sont en terrasse à faible pente. Il a été imaginé ici la mise en place de statues des fameux « guerriers accroupis » devant la salle dite « hypostyle » (espace fermé dont le plafond est soutenu par des colonnes).



L'oppidum d'Entremont est ici imaginé dans son environnement paysager, ce qui permet d'en apprécier la position stratégique. Au sein d'un urbanisme largement restitué et que ceinture une puissante fortification, on devine l'emprise de l'habitat primitif.

Alors qu'auparavant une seule pièce était tout à la fois lieu domestique et de travail, les différentes composantes de la vie quotidienne bénéficient désormais d'espaces propres et adaptés, souvent ouverts sur la voirie : salles de pressurage des olives avec leur pressoir à arbre et leur maie en pierre, entrepôts pour le stockage des produits transformés, tels le vin et l'huile, mais aussi des céréales, salles dédiées à des activités métallurgiques ou au travail du verre.

Intégré au sein de ce vaste ensemble, l'ancien habitat n'échappe pas aux transformations, même si celles-ci y restent malgré tout modestes.


Évocation d'une rue d'Entremont. Il s'agit de la voie sacrée qui dessert la salle hypostyle visible au premier plan. Mesurant environ 20 m de long par 5 m de large, cette salle a un rez-de-chaussée au sol en terre battue et un étage à la décoration soignée ; le sol y était en opus signinum *sur argile et les murs enduits de chaux blanche. Il faut retenir l'architecture à pans de bois, rare en Provence. Une vingtaine de crânes d'homme, encloués ou percés pour être suspendus, ont été retrouvés aux abords du bâtiment. La découverte d'amphores à l'intérieur suggère des rituels de libation.*

L'image qu'offre le site est celle d'une bourgade active économiquement et très ouverte aux échanges commerciaux. Elle accueille des activités de production nombreuses qui, tout en restant liées à l'exploitation des ressources locales, se sont beaucoup diversifiées.

À côté des vestiges de la vie matérielle, il en est d'autres qui documentent des aspects moins connus, telle la vie collective ou encore le rapport de la population au domaine du sacré. Pour cela, il nous faut revenir sur l'ensemble statuaire exceptionnel découvert sur le site. Le plus important de la Protohistoire européenne, il montre la qualité de la sculpture gauloise et la place que celle-ci occupait dans les sociétés indigènes. Sculptées en grandeur naturelle, les œuvres sont d'un réalisme étonnant et une source d'information remarquable sur les vêtements, les bijoux, les coiffures, l'armement. Elles ont figé dans la pierre des personnages de l'aristocratie celto-ligure équipés pour la guerre. Le plus souvent assises en tailleur selon la position traditionnelle de l'écoute et du dialogue, ces élites sont aussi quelquefois représentées en cavaliers sur leur monture. Les femmes sont bien présentes aussi. Assises, elles portent des instruments destinés aux libations pour le culte des Héros de leur classe sociale. Le lieu de découverte de ces statues laisse penser qu'elles étaient disposées par groupes de deux ou trois, le long de la voie principale, non loin de l'entrée de l'*oppidum*. Exprimant une volonté ostentatoire et sans doute aussi politique, cette disposition imposait à tous les voyageurs leur vision qui devait être saisissante.

Il est sur le site un autre témoignage de la vie publique : la salle hypostyle monumentale qui a été aménagée entre deux bastions de l'ancienne fortification. Donnant sur une voie importante, elle était construite sur des piliers de bois selon un rythme de supports jumelés. En façade, les piliers reposaient sur un stylobate (piédestal supportant une colonnade) en grand appareil formé de piliers ou de linteaux en remploi, prélevés sur un monument plus ancien. Il s'agit de l'un des plus anciens monuments à vocation collective de Gaule méridionale.

Enfin, au sein de l'habitat, les fouilles ont relevé de nombreux témoignages de pratiques rituelles ou cultuelles et l'iconographie sculptée donne des informations précieuses sur les pratiques sacrificielles en usage au IIe s. avant J.-C.

Les recherches ont montré que l'opération militaire conduite en 124 avant J.-C. par le consul *Caius Sextius Calvinus* contre la "capitale des Salyens" n'avait pas abouti à l'abandon immédiat et définitif de l'*oppidum*. Ce dernier a continué d'être occupé au moins jusque dans les années 90 av. J.-C., soit plus d'une génération après la défaite, ce qui n'est pas sans soulever la question du rôle et du statut qu'a eu le site pendant cette période.



Bagues en or et perles en verre. Sur la chevalière, une tête de gorgone. © P. Foliot, CNRS -CCJ

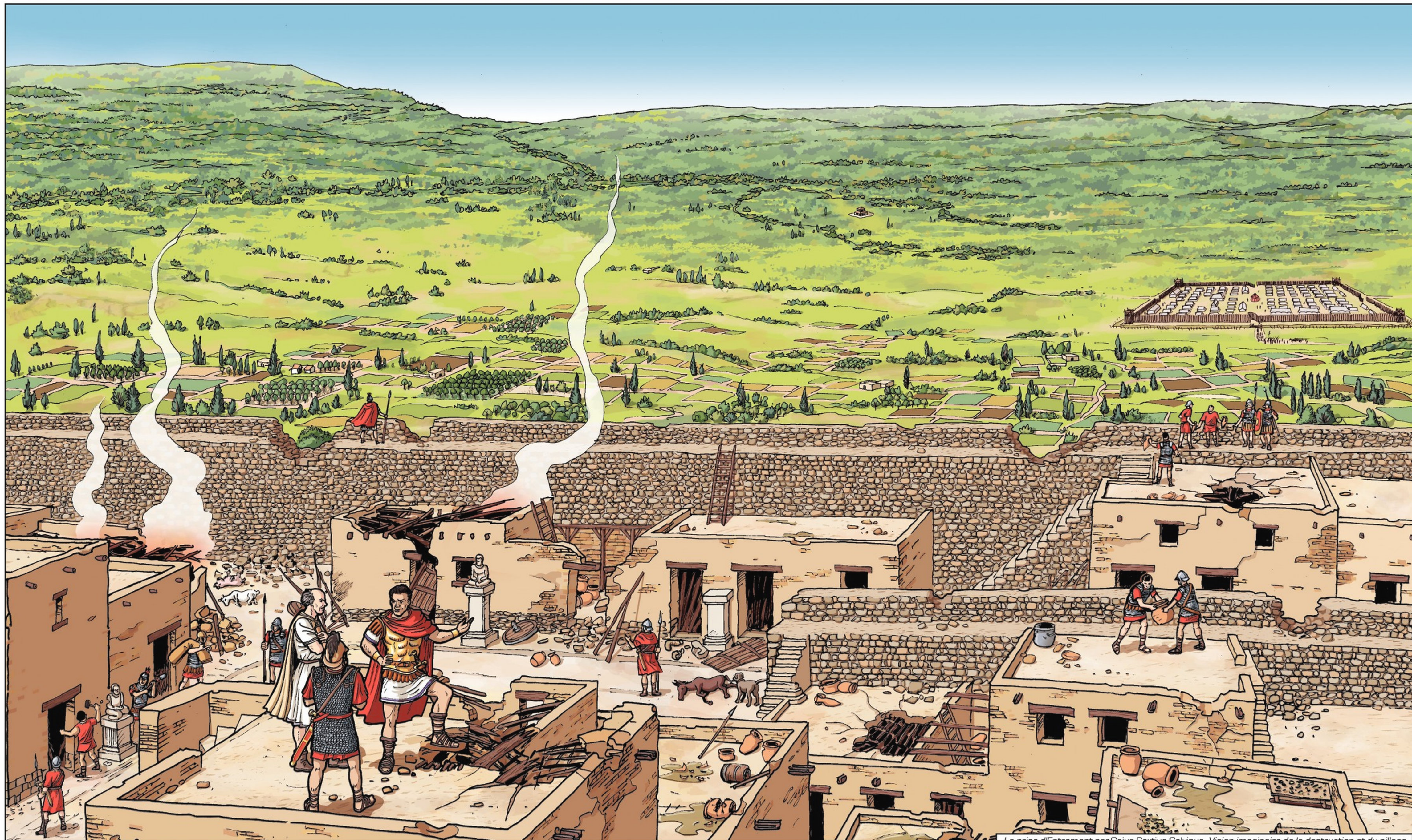


Bloc orné d'un bas-relief représentant un cavalier et sa monture. © Agnès Bergeret, Direction Archéologie d'Aix-en-Provence



Buste d'un " héros ", guerrier en armes, qui était sans doute accroupi.
© Agnès Bergeret, Direction Archéologie d'Aix-en-Provence

Pilier orné de têtes humaines gravées. Ces têtes humaines appartiennent à des personnages défunts, représentés les yeux clos et les traits de la bouche affaissés.
© Agnès Bergeret, Direction Archéologie d'Aix-en-Provence



La prise d'Entremont par Caius Sextius Calvinus. *Vision imaginaire de la destruction et du pillage de l'*oppidum *par les soldats romains, avec, en ligne de mire, le futur site d'Aix-en-Provence.*

AQUAE SEXTIAE

Deux ans après la défaite d'Entremont, soit en 122 av. J.-C., Cassiodore nous apprend que le même *Caius Sextius Calvinus* fondait "dans les Gaules, une ville où sont les eaux sextiennes". On a là une date, mais aussi une définition.

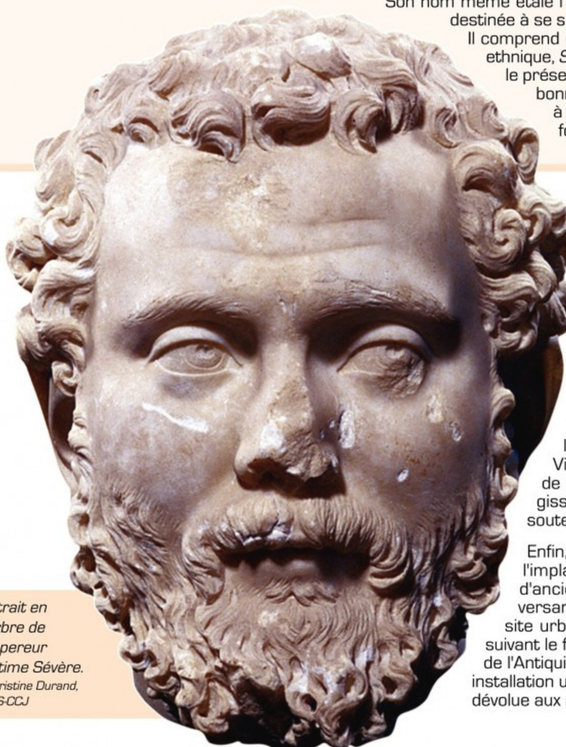


La fondation d'Aix par le consul Caius Sextius Calvinus.
Tableau de Joseph de Villevieille, 1900.

Car, c'est bien à une ville que fait référence l'homme politique et écrivain latin Cassiodore quand il désigne Aix, ce qu'avait déjà fait avant lui le géographe grec Strabon en utilisant le terme grec *polis* pour qualifier le nouvel établissement.

Les témoignages anciens soulignent les raisons à la fois militaires et politiques de cette fondation qui a marqué le terme de trois années d'une dure campagne menée par Rome contre le peuple des Salyens. Destinée à surveiller une région à peine pacifiée, Aix est en effet une création volontariste de Rome et marque ainsi un jalon important dans la conquête de la future Gaule Narbonnaise. En détruisant la ville salyenne installée sur un plateau rocheux pour rebâtir, à 3 km au sud et en plaine, une ville nouvelle, *C. Sextius* reproduisait une pratique courante dans le processus de conquête de la péninsule italique sous la République, consistant à déplacer de quelques kilomètres, et toujours vers la plaine, un centre ancien détruit. Ainsi donc fut vraisemblablement installée à *Aquae Sextiae* une ville peuplée d'indigènes et étroitement contrôlée par un poste militaire romain, qui fut d'ores et déjà le chef-lieu du pays salyen entré par la force dans l'orbite romaine.

On ignore si la ville a reçu le nom d'*Aquae Sextiae* dès l'époque de sa fondation ou si celui-ci lui fut donné ultérieurement, en souvenir de *Sextius*. Elle le porte en tout cas en 102 avant J.-C. au plus tard si l'on en croit l'historien latin Tite-Live qui place aux environs d'*Aquae Sextiae* les batailles décisives de *Marius* contre les Cimbres et les Teutons. Son nom même étaie l'hypothèse qu'elle fut, dès l'origine, celle des Salyens, et destinée à se substituer dans cette fonction, à leur capitale Entremont. Il comprend un nom commun, *aquae*, un nom propre, *Sextius*, et un ethnique, *Salluviorum*. Si ce dernier rappelle le passé, il évoque aussi le présent. Ainsi, Aix-en-Provence ne doit pas comme Arles, Narbonne ou Fréjus, son statut à une déduction de vétérans ou à de nouveaux venus. Elle est une ville indigène, ce que les fouilles archéologiques ont démontré.



Portrait en marbre de l'empereur Septime Sévère.

Le choix du site

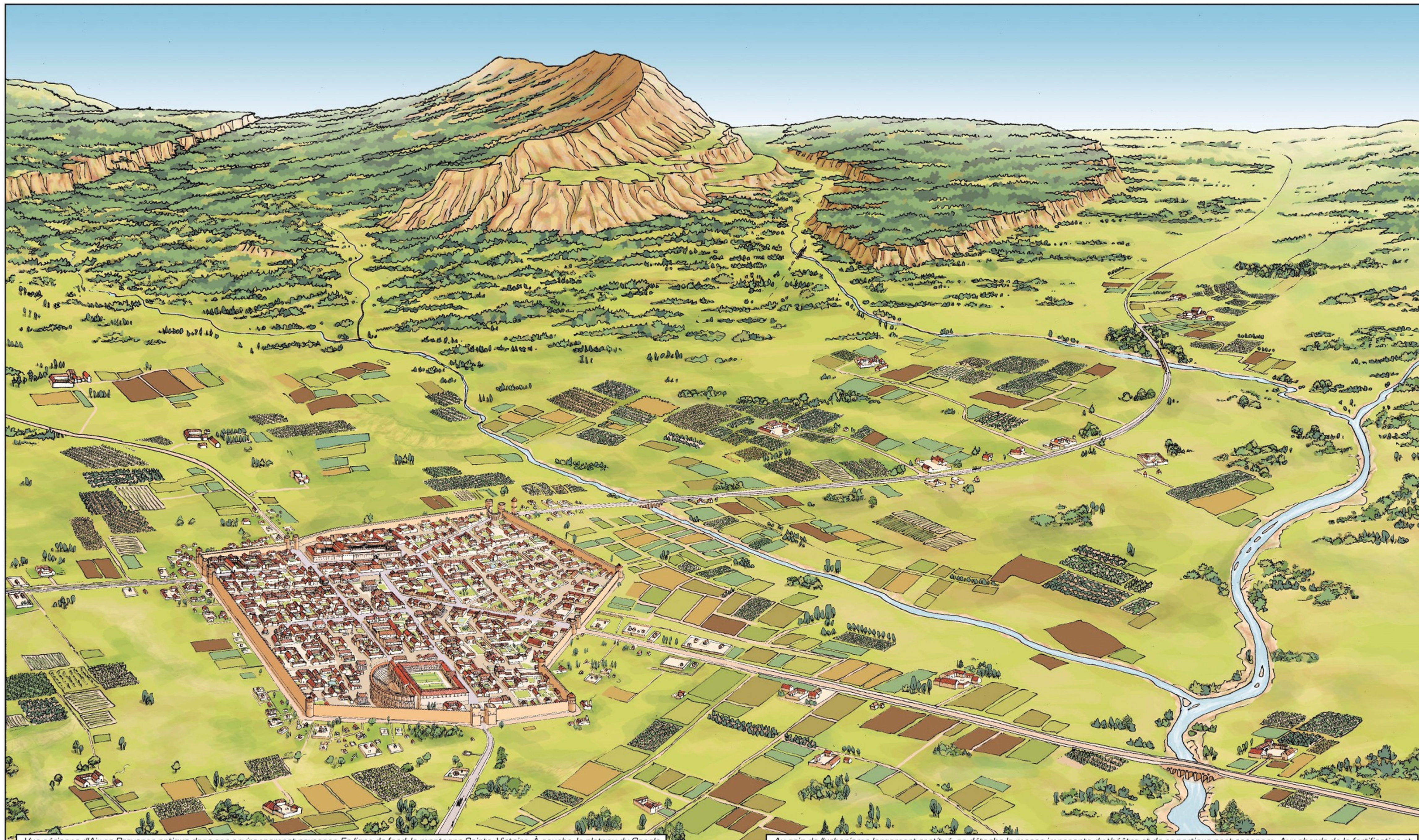
La localisation de la ville a répondu à des considérations géographiques, hydrologiques et topographiques. Elle est, en effet, implantée au sein du vaste bassin de l'Arc qui occupe une position privilégiée commandant un double itinéraire. L'un, est-ouest, assure la liaison entre l'Italie, l'étang de Berre, Arles et l'Espagne. L'autre, nord-sud, la met en communication avec Marseille et la mer d'un côté, et, de l'autre, l'arrière-pays alpin, *via* la Durance.

Plusieurs textes anciens associent aussi son emplacement à celui de sources d'eaux thermales, chaudes et froides, dont la présence est liée à la proximité de la montagne Sainte-Victoire. Ce majestueux massif qui domine le bassin d'Aix sert de collecteur aux eaux de pluie et de ruissellement, qui ressurgissent à travers des failles profondes après une circulation souterraine estimée à mille ans.

Enfin, grâce aux récentes recherches archéologiques, on sait que l'implantation de la ville fut aussi conditionnée par la présence d'anciens vallons qui en ont cantonné l'extension sur un bas de versant exposé au sud, situation qui a imposé l'aménagement du site urbain en une succession de terrasses. Ces thalwegs (lignes suivant le fond d'une vallée) qui n'étaient pas encore comblés au début de l'Antiquité formaient au sud une vaste zone humide, impropre à une installation urbaine pérenne. Cette zone est restée, de ce fait, longtemps dévolue aux cultures.



Scène de la vie quotidienne dans une rue de la ville antique. Il s'agit d'une rue secondaire, bordée d'échoppes, d'ateliers de petits artisans et d'habitations. La fontaine publique reste un lieu partagé essentiel pour la majeure partie de la population.



Vue aérienne d'Aix-en-Provence antique dans son environnement paysager. En ligne de fond, la montagne Sainte -Victoire. À gauche, le plateau du Cengle et à droite, la vallée de l'Arc. C'est cette vallée qu'emprunte la voie Aurélienne en provenance d'Italie et de Fréjus. Elle arrive en ville par la porte d'Italie et en ressort par la porte d'Arles (au premier plan), après avoir traversé la ville d'abord en qualité de cardo, *puis de* decumanus.

Au sein de l'urbanisme largement restitué, se détache la masse imposante du théâtre et de sa porticus post scaenam. *Aux abords de la fortification et le long des voies prennent place les nécropoles. Le reste du paysage est voué aux cultures. Les fouilles ont, en effet, montré combien l'espace était domestiqué. La campagne s'arrête littéralement aux portes de la ville.*

L'ÉVOLUTION URBAINE



Fragments d'amphores à vin italiques qui comblaient le fossé de la fin du IIe et début Ier siècle avant J.-C.
© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence.

Installée en partie basse d'un versant et orientée est-ouest, *Aquae Sextiae* avait une morphologie différente du centre historique actuel qu'elle chevauche partiellement au sud-est. Il faudra attendre le milieu du XVIIe siècle pour que la ville moderne retrouve l'emprise de la ville antique, estimée à 70 ha.

Des origines obscures

Des premiers temps de la ville, l'archéologie n'a quasiment rien livré, si bien que l'on ignore toujours la localisation de l'établissement romain primitif et de la garnison qui l'accompagna. Il ne faut du reste peut-être pas chercher cette dernière dans l'emprise de la ville du Haut Empire, mais plus à l'écart si l'on suit l'exemple d'autres sites militaires connus dans la région, tel Fréjus. Quant à l'*oppidum* signalé par Pline, deux solutions sont envisageables. Soit il désigne Entremont, où se serait maintenu un noyau humain ; peut-être celui composé des neuf cents Salyens qui, au témoignage de Diodore de Sicile, échappèrent à l'esclavage avec Craton, indigène philoromain rallié à la cause romaine. Soit il s'agit bien d'un nouvel établissement qui pourrait se trouver au cœur de la ville actuelle, là justement où se concentrent les sources thermales et où les fouilles ont livré les vestiges les plus anciens.

Pour l'instant, le seul témoin à verser à cette période originelle est un long fossé découvert extra-muros et au sud de l'agglomération. Son comblement singulier, composé d'amphores de Campanie et de Brindes, régions d'Italie connues dans l'Antiquité pour leurs excellents crus, a d'abord fait penser qu'il s'agissait des restes de banquets collectifs organisés dans un cadre rituel. Une meilleure connaissance de l'environnement général de ce fossé oriente aujourd'hui vers l'hypothèse d'une fonction de drainage et de structuration de l'espace périurbain, ce qui n'explique pas pour autant l'origine de son remplissage.

La ville tardo-républicaine (75-25 avant J.-C.)

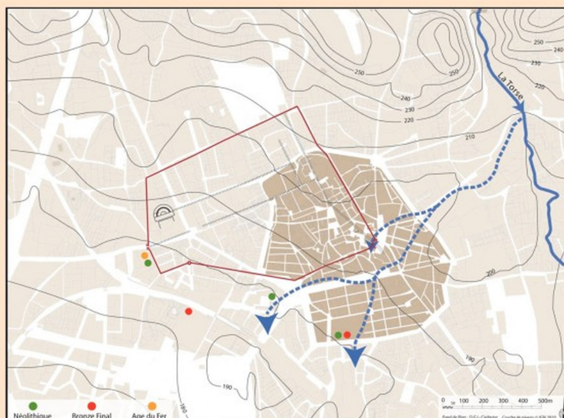
Les vestiges les plus anciens remontent aux années 80/70 avant J.-C. Ils se concentrent dans la partie centrale de la ville et consistent en un réseau de quatre rues encadrant des îlots d'habitation, au nord, des monuments publics, au sud. Organisé selon un plan d'urbanisme bien défini, ce noyau d'occupation porte en germe l'organisation à venir de la ville, ce qui suggère l'existence d'un plan préétabli. Bien que refaite ultérieurement, la voirie gardera, en effet, durant toute l'Antiquité, sa trame d'origine contraignant les îlots dans le même cadre restreint. Surtout, ses directions semblent alors fixées et vont conditionner celles des rues qui innerveront, quelques décennies plus tard, les quartiers gagnés par l'urbanisation.

Parmi les monuments publics reconnus, on retiendra un vaste édifice à plusieurs nefs, qui a été interprété comme un marché ou une basilique. Quelle qu'ait été sa fonction, cet ensemble offre à voir un quartier animé, attirant une population diverse et active, venue chercher informations et denrées courantes. Peut-être ce bâtiment côtoyait-il déjà, à l'ouest, des thermes de cure ou un sanctuaire des eaux si l'on fait remonter à cette période l'exploitation des sources d'eaux chaudes, bien attestée dès le changement d'ère? Bien que les indices manquent pour fixer en ce point de la ville un établissement religieux, plaide en faveur de cette hypothèse la découverte *in situ* de deux inscriptions votives dédiées au dieu celtique *Borvo* (*Borbanus* ou *Bormanus* en latin). Ce dernier était, en Gaule, le dieu des eaux bouillonnantes, généralement associé aux sources thermales.

Si le cadre urbain est bien celui d'une ville romaine, l'intérieur des maisons ne diffère guère cependant de l'habitat indigène. Certes les habitations ont des plans complexes, quelquefois organisés autour d'une petite cour, mais les sols y sont toujours en terre battue, les murs enduits de terre ou d'un mortier de chaux maigre et les aménagements intérieurs réduits au minimum : plaque à feu aménagée à même le sol, banquettes en brique de terre crue, radiers en céramique destinés à isoler du sol les vases de stockage.

La vaisselle culinaire, destinée à une consommation bouillie ou mijotée, reflète aussi l'attachement des habitants à des modes alimentaires traditionnels, hérités de la fin de l'âge du Fer. Ce constat est pour le moins étonnant dans une ville de création romaine, déjà ancienne de surcroît, dans laquelle on aurait pu s'attendre à une rupture plus marquée avec les habitudes locales.

Ainsi, dans un contexte général pourtant largement ouvert aux processus d'acculturation dont témoignent par ailleurs pleinement l'urbanisme et l'architecture, la composition de cette vaisselle exprime une certaine résistance aux mœurs de table italiques et trahit l'origine indigène de la population qui l'utilise.



Restitution des anciens vallons mis au jour au sud de la ville antique.
© Stéphane Bonnet, Direction Archéologie d'Aix-en-Provence.



Autel dédié au dieu des eaux bouillonnantes, Borbanus.
© Ph. Foliot, CNRS-CCJ

Un premier essor sous Auguste et les Julio-Claudiens (25 avant J.-C. / 60 après J.-C.)

L'un des apports des recherches récentes est d'avoir montré que, sous Auguste, Aix-en-Provence a connu un développement comparable à celui des autres villes de la Gaule Narbonnaise, alors dotées d'une enceinte et d'un théâtre qui fait aujourd'hui leur renommée.

À Aix, cet essor est d'abord marqué par la construction de plusieurs grandes routes dont la *via Aurelia* qui traverse la ville d'est en ouest, et la voie Aurélienne littorale, dite route de Marseille, au sud. Ces voies forment l'armature d'un réseau de communication qui facilite le commerce et le déplacement des populations. Jusqu'alors surtout tournés vers l'Italie, les échanges vont s'ouvrir sur la Méditerranée, ainsi qu'en attestent les cargaisons d'amphores vinaires, à huile ou à saumure, qui arrivent massivement d'Espagne.

Le développement urbain se traduit aussi par l'érection de la fortification. Elle fixe le périmètre de la ville qu'elle ceint d'une parure monumentale, devenue symbolique dans le contexte de la *pax romana* instaurée par Auguste. De cet ouvrage, on connaissait depuis longtemps la porte sud-est, dénommée la porte d'Italie, par laquelle la *via Aurelia* pénétrait dans la ville sous la forme du *cardo maximus*. Il s'agit d'une porte à *cavaedium* comme on en connaît de nombreux exemples dans l'Empire romain. Flanquée de deux tours circulaires, elle ouvrait, intra-muros, sur une cour de plan rectangulaire, formant une sorte de sas monumental destiné à magnifier l'entrée de la ville. Les fouilles, conduites en d'autres points du parcours de cette muraille, en ont précisé le tracé vaguement trapézoïdal et montré l'homogénéité de la construction en même temps que la variété de ses dispositifs. À l'ouest de la ville, au débouché du *cardo maximus*, a récemment été découverte une nouvelle porte, pendant de celle d'Italie, d'où sa dénomination de porte d'Arles. Plus modeste, cette porte est encadrée par deux tours quadrangulaires construites dans le même petit appareil que la courtine.

Cette dernière devait être également flanquée de tours. L'une d'elle, circulaire et creuse, a récemment été découverte à un point d'inflexion de son tracé méridional.



Pots à cuire et jatte en céramique locale. Ier s. av. J.-C.
© Direction Archéologie de la ville d'Aix-en-Provence.



Palais comtal, tour du Chaperon. Dessin de Constantin, vers 1785 (Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence)
© Bernard Terlay, Musée Granet



Vue de la démolition de la tour du Trésor. École provençale de la fin du XVIIIe siècle. Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence (fonds Fauris de Saint Vincens).
© Bernard Terlay, Musée Granet



Dallage de l'esplanade aménagée à l'époque augustéenne. © Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence



Grande salle à abside des thermes publics qui ont succédé à la basilique et à l'esplanade augustéenne.
© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence

L'édification de cette fortification pourrait être contemporaine de celle du théâtre qui a été érigé dans le quartier ouest de la ville. Parmi les autres monuments publics qui ont vu le jour durant cette période de prospérité, on peut encore citer la vaste esplanade dallée découverte à l'emplacement de l'actuel site des Thermes Sextius, où elle côtoie la basilique tardo-républicaine, alors toujours en fonctionnement. Il pourrait s'agir là des vestiges d'un *forum*, peut-être le *forum* principal qui manque à la parure édilitaire de la ville.

La prospérité de la ville est perceptible, enfin, dans l'extension de l'urbanisme qui gagne des quartiers non lotis auparavant et dans le développement des habitations résidentielles.

L'apogée de la ville sous les Flaviens et les Antonins

L'essor impulsé à partir du changement d'ère se poursuit durant l'époque flavienne et jusqu'au règne de Trajan, le début du IIe siècle en constituant peut-être l'acmé.

Intra-muros, sont engagés d'importants travaux qui bouleversent le paysage urbain. En quelques décennies, on assiste à la construction de nouveaux édifices publics qui se substituent quelquefois à des bâtiments antérieurs, tandis que la voirie fait l'objet d'un programme de réfection qui en monumentalise l'aspect.

Au sud de la ville, est édifié, dans le dernier tiers du Ier siècle au plus tôt, un monument qui a peut-être appartenu au collège des sévirs augustaux, ainsi qu'en témoigne une belle inscription. Cette corporation était chargée du culte de l'empereur. Sur le site des Thermes Sextius, un vaste ensemble balnéaire succède à la basilique du Ier siècle av.J.-C. et à l'esplanade augustéenne. C'est de la même période que datent les réaménagements observés dans les thermes de cure qui se trouvent à l'ouest de ce dernier, ou encore l'édification, plus au nord, d'au moins trois bâtiments publics dont la nature nous échappe. Les travaux qui se sont alors concentrés dans ce quartier central, soulignent sa monumentalité et invitent à y restituer les principales fonctions économique et politique de la ville. Le quartier oriental n'échappe pas non plus à cette activité. À la fin du Ier siècle y est installé un *forum* secondaire, flanqué au nord d'une basilique ou d'un temple. Et l'on sait que, plus au sud de la ville, se trouvaient deux autres édifices qui ne sont pas autrement connus.

Les transformations constatées dans la parure édilitaire s'accompagnent d'importants travaux sur la voirie qui va faire l'objet d'un même traitement monumental. Le réseau des égouts est entièrement refait, et, aux abords des monuments publics, chaussées et trottoirs sont revêtus de dalles en pierre froide très soigneusement agencées. À quelques mètres de l'entrée sud-est, le *cardo maximus* est agrémenté de deux portiques abritant sans doute une série d'échoppes et de boutiques. Il en va de même pour le *cardo* secondaire mis au jour dans le secteur des Thermes, également flanqué d'une galerie pourvue d'une mosaïque à décor de damier en opposition de couleur. C'est le seul pavement mosaïqué en espace extérieur connu à ce jour.



Voie Aurélienne à 600 m de l'entrée sud-est de la ville.
© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence



Portique de rue mosaïqué. À gauche, escalier d'accès à un édifice public. *© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence*

L'habitat privé connaît la même expansion avec l'édification de maisons résidentielles dont certaines ont une ampleur remarquable, et le réaménagement des habitations plus anciennes dont la décoration est alors souvent refaite.

Au sein de l'aire remparée, la pression urbaine s'est exercée différemment selon les endroits. Au nord et à l'est, l'absence d'espace libre explique que l'urbanisation ait investi la périphérie de la ville, participant à la création de petits faubourgs qui se sont établis le long des voies d'accès. Il en va ainsi du faubourg nord, qui s'est développé le long d'un axe routier important en direction de la Durance. De part et d'autre de cette voie qui prolonge, extra-muros, le tracé du *cardo maximus*, se sont établies des maisons dont certaines étaient ornées de mosaïques polychromes.

Au sud et à l'ouest en revanche, les fouilles archéologiques ont montré que l'espace urbain avait un tissu plus lâche, notamment à proximité de l'enceinte. On y trouve des bâtiments agricoles et des parcelles vouées à des cultures, tandis que d'autres accueillent des établissements artisanaux. À côté de jardins appartenant à des maisons résidentielles, des friches ont ainsi servi de carrière de matériau pour des potiers qui y ont puisé la matière première nécessaire à la fabrication de poteries.

Ce dynamisme architectural ralentit dans la première moitié du IIe siècle. Au plan monumental, on ne connaît pour l'instant qu'un établissement thermal rapidement fouillé en 1842. Une marque consulaire le date du premier tiers du IIe siècle. Cette période est alors davantage le temps de l'embellissement, notamment dans les maisons que leurs propriétaires font décorer de mosaïques polychromes, dans un cadre architectural inchangé.

À certains égards, le IIe siècle semble bien le temps de la plénitude et de la prospérité, symbolisé par la construction de l'important aqueduc de Traconnade qui alimente la ville depuis des sources captées quelques 30 km au nord-est

d'Aix-en-Provence. Destinées aux fontaines et aux thermes, ces eaux étaient également canalisées vers les maisons résidentielles où elles alimentaient les multiples bassins d'agrément qui ornaient les jardins.



Vestiges des maisons construites dans la cavea *du théâtre, entre les Ve et VIIe siècles.* © Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence

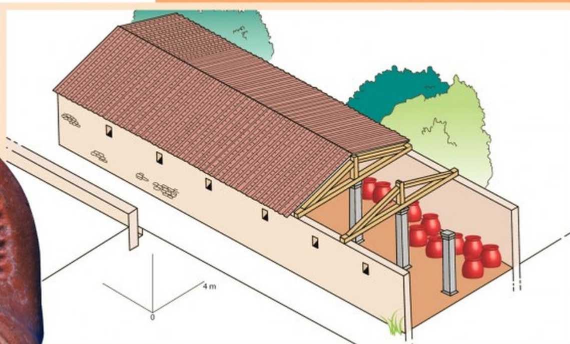
Le déclin du IIIe/début du IVe siècle

Les premiers signes d'abandon touchent d'abord l'habitat résidentiel. Très ponctuel au départ, son délaissement s'accélère dans le courant du IIIe siècle. Plusieurs des habitations mises au jour à l'emplacement de l'ancien couvent des Chartreux ou sous l'actuel parc de stationnement Pasteur ne sont plus occupées après le milieu du IIIe siècle. Livrées à la destruction, elles servent de carrière de matériaux. Ce phénomène d'abandon ne concerne pas le seul domaine privé, il est aussi patent dans le relâchement des services municipaux, tel l'entretien du réseau des collecteurs publics. Faute d'être assez régulièrement nettoyés, les conduits d'égouts se colmatent lentement jusqu'à perdre toute utilité à la fin du siècle.

Il est cependant difficile de brosser le paysage urbain. Au sein d'une trame sans doute en large part défaite, de nombreux édifices publics semblent être restés en activité après le IVe siècle. Le *forum* secondaire oriental ne sera détruit qu'à l'orée du VIe siècle pour laisser place au groupe épiscopal et le théâtre sera colonisé par de l'habitat dès le milieu du Ve siècle. Les établissements thermaux situés dans le quartier central de la ville antique pourraient être restés en activité plus longtemps encore.



Lampe à huile avec décor de chrisme (symbole chrétien), produite en Afrique du Nord. Ve siècle. © Direction Archéologie d'Aix-en-Provence



Cellier à dolia *aménagé intra-muros, à proximité de la fortification.* © Direction Archéologie d'Aix-en-Provence

Le réseau de la voirie

Voirie et gestion des eaux usées

Intra-muros, le réseau de la voirie commence à être bien connu, participant à dessiner la structure urbaine de la ville. Celle-ci forme un quadrillage assez régulier, axé sur les orientations du *cardo* et du *decumanus maximus* qui correspondent au tracé de la voie Aurélienne. Les dimensions de ces rues varient en fonction des quartiers qu'elles desservent (de 2,50 m à près de 15 m), de même que leurs aménagements. Composées d'un simple empierrement, voire carrément en terre dans les quartiers d'habitat, ces voies sont dallées aux entrées de la ville et aux abords des monuments publics. Leur construction illustre les procédés canoniques des ingénieurs romains en terme de voirie : *statumen* à la base (radier de pierres dressées de chant), *nucleus* en ballast ou en mortier, puis revêtement fait de *saxa quadrata*, ces grandes et fortes dalles de pierre froide qui donnaient à la chaussée un profil bombé propre à faciliter l'écoulement des eaux de ruissellement. Elles sont quelquefois pourvues de trottoirs également dallés et de portiques à colonnades.

Elles couvrent un réseau complexe d'égouts publics dont certains segments servent encore aujourd'hui de pluvial, lors d'orages violents. Sur ces collecteurs se greffaient les égouts privés, de taille plus petite, et les descentes de gouttière. Bien entretenu durant le Haut Empire, ce réseau aboutissait au sud de la ville, où les eaux usées se déversaient dans des fossés creusés à travers champs. Le comblement de ces fossés rend compte de la façon dont les déchets étaient gérés intra-muros. On ne jetait, dans les collecteurs, que les éléments qui pouvaient être facilement transportés par le flux des eaux sales (vaisselle cassée, restes alimentaires, petits déchets artisanaux). Les éléments de taille importante ou pondéreux étaient évacués par charrettes ou en panier, pour éviter le colmatage des canalisations.

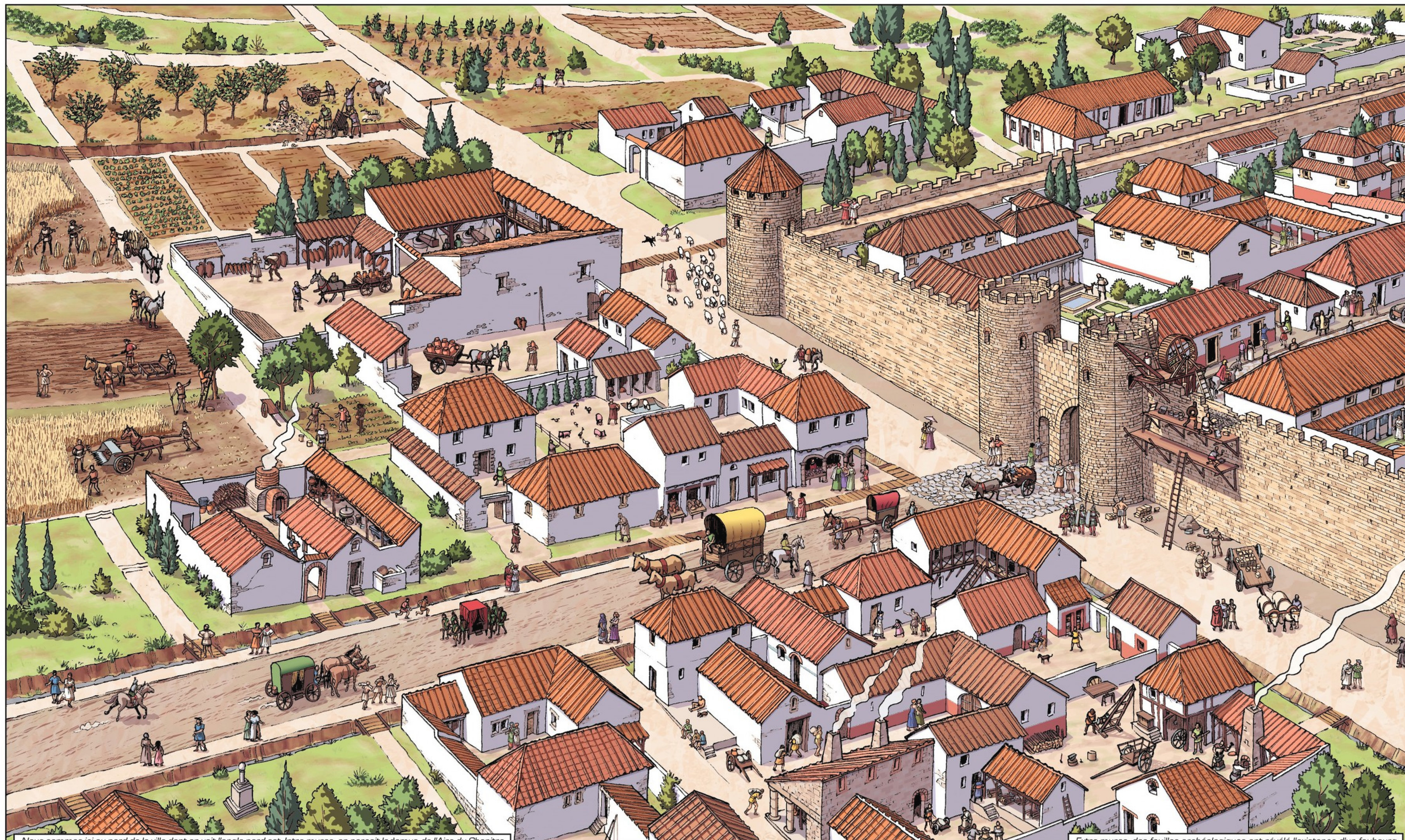
Extra-muros, les recherches réalisées aux abords de la fortification ont également montré l'existence, au sud et à l'ouest, de voies périphériques qui modifient l'idée que l'on pouvait se faire de la circulation au sein de l'agglomération. Leur présence révèle un important circuit de contournement principalement créé pour les chars et destiné à distinguer trafic local et trafic de transit. On est tenté de lier ce circuit à la voie Aurélienne qui pénètre dans la ville par l'ouest, et peut-être aussi à la route de Marseille, qui la dessert par le sud.

La porte sud-est de la ville antique, dite porte d'Italie. Cette porte laisse le passage à la voie Aurélienne. Elle était encore entièrement conservée à la fin du XVIIIe siècle et l'on doit sa découverte à la démolition de l'ancien Palais des Comtes de Provence, dans la masse duquel elle avait été englobée. L'une de ses tours, appelée la tour du Chaperon, servait alors de prison. L'autre, la tour du Trésor, conservait les chartes du roi. En avant de cette porte s'élevait un mausolée monumental qui a connu le même sort. Les témoins de cette démolition ont signalé que la voie était dallée à la sortie de la ville et qu'un égout circulait sous sa chaussée.





C'est cette même voie que montre cette illustration, mais cette fois intra-muros, où elle devient le cardo maximus *(principale rue nord-sud). Les fouilles réalisées à l'emplacement de l'ancienne maison d'arrêt d'Aix-en-Provence, en 1994-1996, ont révélé l'importante emprise de cette rue et surtout la présence, sur ses deux rives, de portiques à colonnades qui en magnifiaient l'aspect. Les îlots riverains accueillaient des boutiques, ce qui devait contribuer à l'animation de cette entrée de ville, lieu de passage obligé et sans doute majeur.*



Nous sommes ici au nord de la ville dont on voit l'angle nord-est. Intra-muros, on perçoit la domus *de l'Aire du Chapitre calée à l'angle du rempart. Elle borde un* cardo *sortant de la ville par une porte qui reste inconnue.*

Extra-muros, des fouilles archéologiques ont révélé l'existence d'un faubourg qui a dû se développer le long de la voie allant en direction de la Durance.

LE THÉÂTRE ET LE FORUM



Couloir de circulation inférieur du théâtre (ambulacre).
© Jean-Claude Carbonne, Ville d'Aix-en-Provence

Dans l'Antiquité, la ville, lieu du pouvoir et moyeu de la civilisation, est aussi l'espace du loisir et toute cité se doit d'offrir à ses citoyens l'ensemble des attributs forgeant la notion d'*urbanitas*. Importé très tôt d'Italie et intimement lié au domaine politique, le théâtre est le lieu public le plus engagé dans la communication entre le pouvoir, les classes dirigeantes et le peuple. Il est aussi l'édifice résumant le mieux l'adoption des modes de vie romains.
Son incroyable succès dans les provinces tient aux spectacles qui y étaient présentés : le mime, l'attelane et la pantomime. Codifiés et souvent muets, ces spectacles étaient assez faciles à suivre, même pour un public ne maîtrisant pas la langue latine.

Longtemps tenue pour une ville antique sans antiquités, Aix-en-Provence vient récemment de voir ressurgir de terre une composante essentielle de sa parure monumentale de ville romaine : son théâtre.

Établi intra-muros, dans le quartier ouest de la ville romaine, le monument s'élevait à 30 m de la fortification. Il mesure 100 m de diamètre, ce qui le classe parmi les grands édifices de spectacle de Gaule Narbonnaise. Il est un peu moins grand que les théâtres d'Arles (102 m) et d'Orange (103 m), mais se range devant ceux de Fréjus (95 m) et de Vaison (84 m). On estime qu'il pouvait accueillir environ 7000 spectateurs.



Sans doute par souci d'économie et peut-être aussi pour répondre à une volonté de mise en scène, il a été adossé à la pente nord-sud du terrain, et avait sa *cavea* (conque des gradins) orientée vers le sud. Sa construction relève d'une technique mixte, associant installation d'une partie de la conque des gradins dans le sol naturel, et construction sur substructions, accompagnée de remblaiement.

En ont été dégagés la façade et plusieurs murs annulaires, une galerie de circulation intérieure bordée par une galerie technique, une série de passages en escaliers aboutissant à des vomitoires, treize gradins, ainsi que le couloir de circulation qui séparait la *cavea* de l'*orchestra*. Large de 1,48 m, ce couloir conserve encore une engravure témoignant de la présence d'un garde-corps qui était certainement en marbre. Dans la partie centrale, un sol en béton, en légère pente, porte les empreintes de grandes dalles moulurées en marbre coloré. Plutôt que l'*orchestra*, il faut sans doute voir ici la partie consacrée à l'usage de la proédrie (privilège honorifique conféré à certains de s'asseoir au premier rang) et restituer deux larges gradins. Destinée à accueillir les sièges mobiles des notables qui étaient ainsi bien séparés du reste de la population, la proédrie a un caractère envahissant en milieu occidental, et a fini par occuper la majeure partie de l'espace semi-circulaire auparavant dédié à l'*orchestra*.

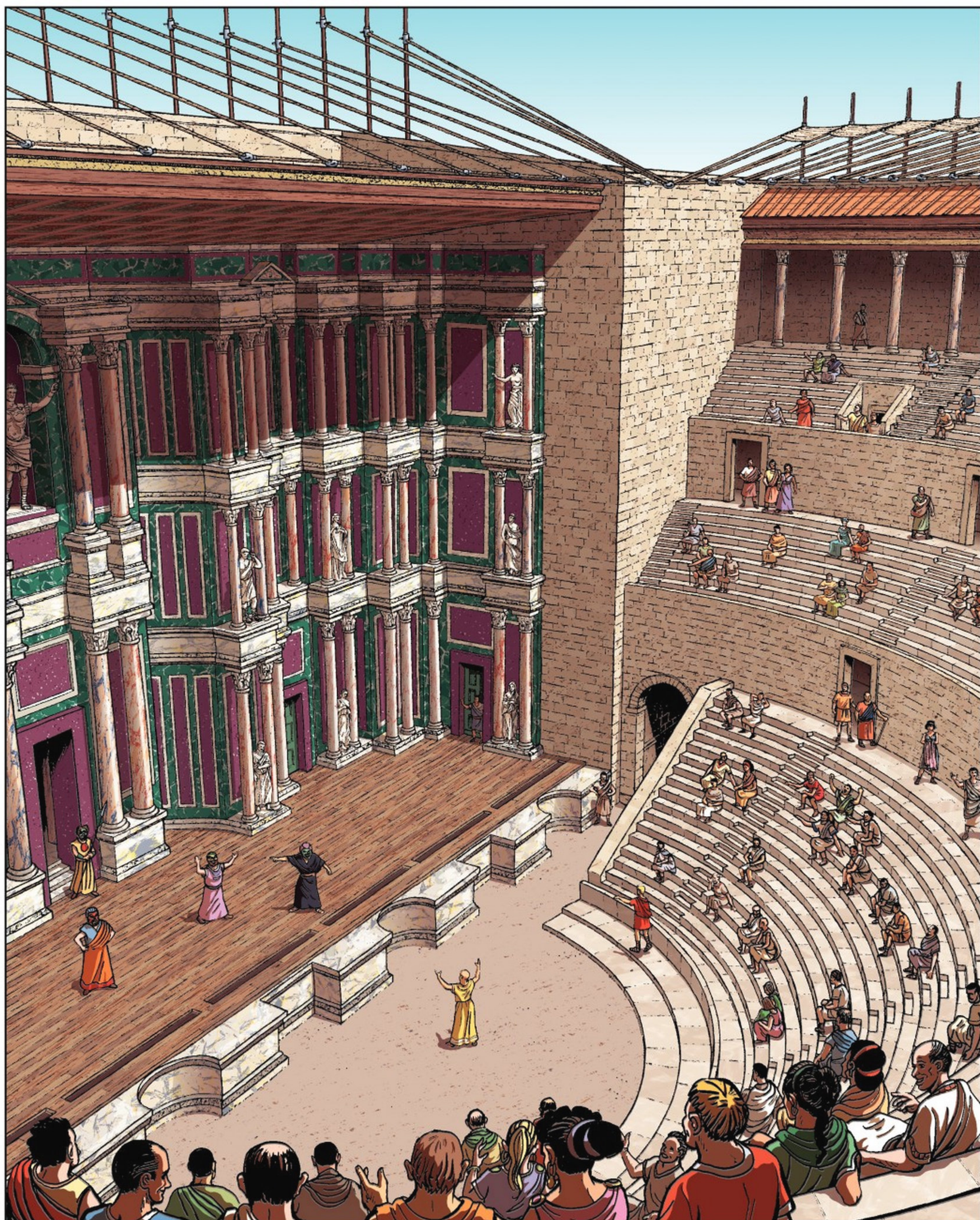
Grâce aux découvertes du XIX[e] siècle, on sait que ce théâtre était pourvu d'une *porticus post scaenam*, c'est-à-dire une vaste esplanade ceinturée d'un portique. Espace de déambulation agrémenté de verdure, celle-ci se développait à l'arrière du bâtiment de scène, soit au sud. L'association *porticus*-théâtre répond à une combinaison classique qui participait à amplifier la signification du théâtre et à magnifier sa place dans l'urbanisme. Nous ignorons les dimensions de cette esplanade. Peut-être s'étendait-elle jusqu'au *decumanus maximus*?



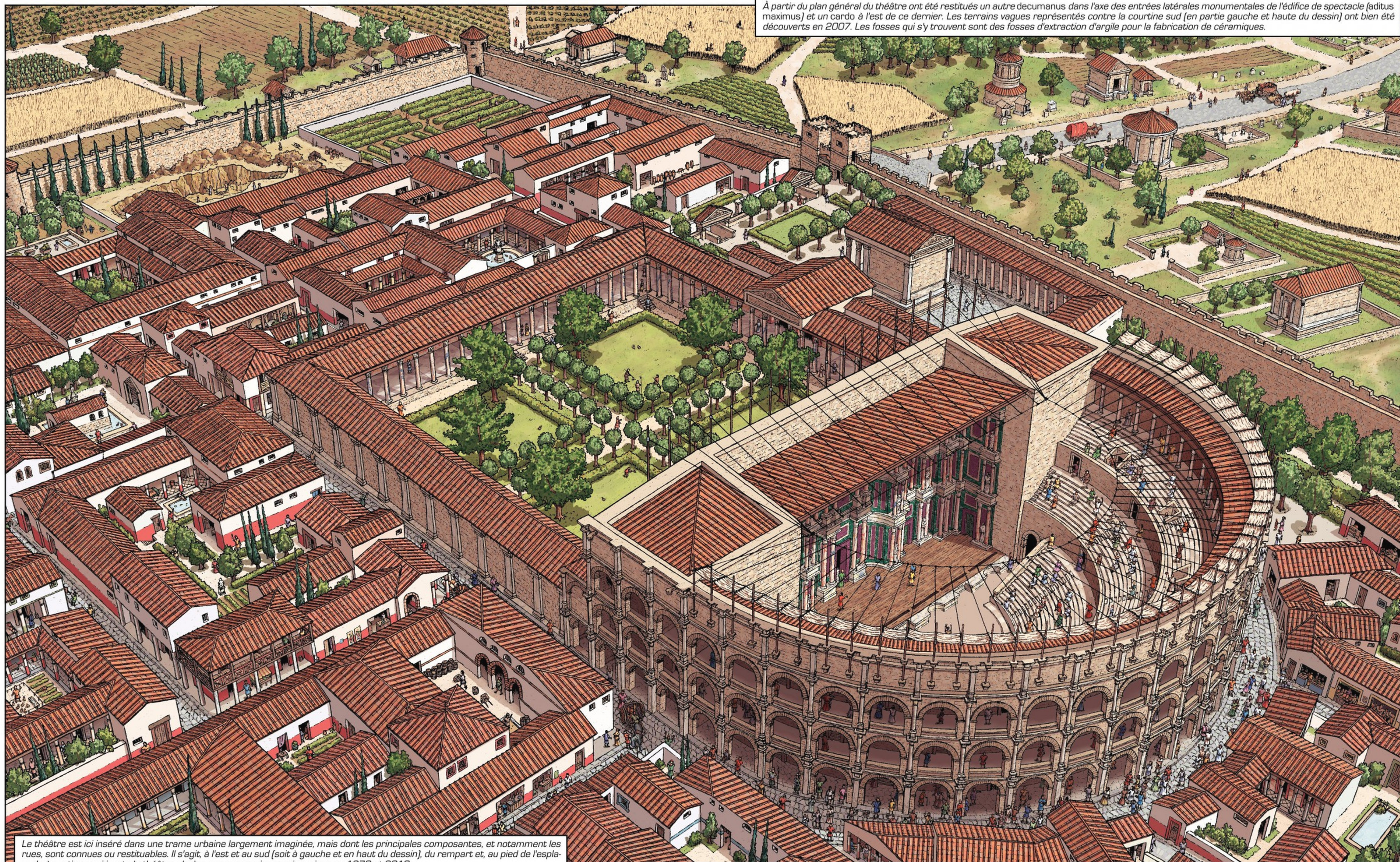
Vue générale des parties fouillées du théâtre.
© Christine Durand, CNRS-CCJ



Détail des escaliers aménagés dans les gradins en pierre du théâtre. © Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence



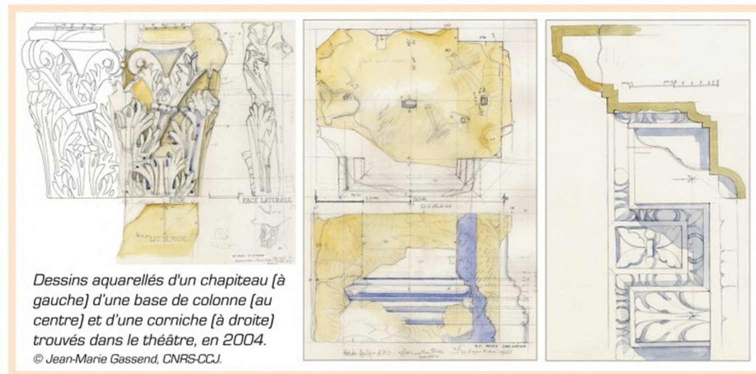
Cette restitution du bâtiment de scène est inspirée d'autres théâtres antiques, cette partie du monument n'étant pas connue à Aix-en-Provence. Elle illustre bien la richesse décorative du mur de scène, souvent plaqué de marbres et animé par des statues ou des bas-reliefs. Les marbres sont ici des porphyres d'Egypte et de Sparte dont la présence est attestée dans plusieurs monuments publics et maisons résidentielles de la ville.


À partir du plan général du théâtre ont été restitués un autre decumanus *dans l'axe des entrées latérales monumentales de l'édifice de spectacle (*aditus maximus*) et un* cardo *à l'est de ce dernier. Les terrains vagues représentés contre la courtine sud (en partie gauche et haute du dessin) ont bien été découverts en 2007. Les fosses qui s'y trouvent sont des fosses d'extraction d'argile pour la fabrication de céramiques.*
Le théâtre est ici inséré dans une trame urbaine largement imaginée, mais dont les principales composantes, et notamment les rues, sont connues ou restituables. Il s'agit, à l'est et au sud (soit à gauche et en haut du dessin), du rempart et, au pied de l'esplanade à portique qui jouxte le théâtre, du decumanus maximus *mis au jour en 1970 et 2010.*

Il n'est pas encore possible de dater la construction du théâtre. Les fragments de chapiteaux et de corniche recueillis lors des fouilles évoquent les années 20 à 60 après J.-C., mais l'édifice peut être plus ancien encore. Les grands théâtres de Narbonnaise ont, en effet, été pour la plupart érigés à la période augustéenne immédiatement après la construction du théâtre de *Marcellus*, à Rome, qui leur a servi de modèle.

Par sa situation excentrée et sa proximité avec la fortification, le théâtre d'Aix-en-Provence occupait un emplacement un peu atypique. Parfaitement intégré dans le réseau des voies, il se développait sur une vaste terrasse à laquelle on accédait, depuis le *decumanus maximus*, par une entrée monumentale réservée dans un puissant mur de soutènement. Son implantation pourrait également avoir tenu compte du tracé d'un *decumanus* plus septentrional, afin d'assurer la liaison entre la voirie et son *aditus maximus* oriental (entrée latérale monumentale). Dominante, la situation topographique du monument apparaît donc privilégiée. Compte tenu de la topographie générale du site, il n'est pas exclu que le théâtre et sa *porticus* aient, à l'image de ceux d'Orange, également été dominés au nord par un sanctuaire.

L'intérêt des recherches ne se limite pas au seul monument romain. Il réside aussi dans sa réoccupation comme quartier d'habitation, après qu'il a perdu sa fonction d'édifice de spectacle. À l'instar des amphithéâtres d'Arles ou de Nîmes, le théâtre d'Aix a accueilli, entre les Ve et XI-XIIe siècles, un quartier d'habitation protégé par ses hauts murs de façade. L'évolution urbaine d'Aix a permis que ces vestiges soient conservés, alors que dans les autres édifices romains provençaux, ils ont été détruits au moment où le regain de l'Antiquité conduisait à leur dégagement. Les sept mètres de sédimentation, qui sont aujourd'hui piégés dans sa *cavea*, constituent donc un extraordinaire conservatoire et un condensé de l'histoire de la ville d'Aix-en-Provence entre la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge.



Dessins aquarellés d'un chapiteau (à gauche) d'une base de colonne (au centre) et d'une corniche (à droite) trouvés dans le théâtre, en 2004.
© Jean-Marie Gassend, CNRS-CCJ.

Le *forum* secondaire

Un *forum* secondaire à l'est de la ville

Du fait de sa localisation et de ses dimensions modestes, le *forum* retrouvé à l'est de la ville a été interprété comme un *forum adjectum* ou secondaire. Il comprend, au sud, une grande esplanade bordée par des portiques, que domine, au nord, un édifice d'interprétation difficile. De forme oblongue et orientée nord-ouest/sud-est, la place a une superficie de près de 1200 m² (25,10 m de large et 48 m de longueur), qu'accroissent encore ses portiques latéraux (5,60 m de large). Sa limite sud est inconnue. Elle a été installée dans le sens de la pente du terrain et pavée de grandes dalles calcaires dont certaines portaient des traces de fixation de statues ou de petits monuments.

Au nord, la perspective est fermée par un monument public qui domine de 1,30 m l'esplanade sur laquelle il donne par un portique à huit colonnes, établi sur un podium revêtu de plaques de marbre. L'accès à ce monument public depuis la place était assuré par deux escaliers aménagés aux deux angles de cette dernière. Il pourrait s'agir d'une basilique ou d'un temple. Dans la restitution illustrée de cet ensemble, nous avons opté pour une composition complexe alliant les deux propositions.

Très étiré du nord au sud, ce complexe public occupait sûrement plusieurs îlots de la trame urbaine. Son environnement est bien connu à l'est. Il y confronte deux îlots urbains de dimensions modestes, qui ont accueilli des immeubles de rapport. Il date de la fin du Ier siècle ap. J.-C.



Chapiteaux du forum *remployés dans le baptistère du VIe siècle.* © A. Chêné, CNRS-CCJ

Construit à l'est de la ville, le forum *secondaire qui se trouve au centre du dessin appartient à un ensemble monumental mal identifié. La restitution proposée dispose, dans l'alignement de la place publique, successivement une basilique et un temple.*

LES MONUMENTS DES EAUX



Bas-relief représentant une divinité fluviale © Ph. Foliot, CNRS-CCJ

Une des principales caractéristiques des villes romaines réside dans l'extraordinaire profusion des eaux qui les alimentaient et y circulaient. Ainsi, dans la Rome impériale, on estime à 3000 litres par habitant et par jour le débit des eaux acheminées par les aqueducs. À Nîmes, Lyon et Vienne, ce débit est estimé à 20 000 m³ par 24 heures. Ces quantités importantes ne reflètent pas les besoins des populations mais résultent d'un mode de vie spécifiquement urbain et d'une nouvelle manière de concevoir la vie collective. Cette eau profuse s'écoule dans les égouts et les caniveaux qu'elle assainit, purge les latrines publiques, arrose les jardins et alimente les thermes qui connaissent, après la conquête, un succès considérable.
Si, lors de la création d'*Aquae Sextiae*, ce sont les sources d'eaux thermales qui ont retenu l'intérêt des Anciens, les besoins de la ville ont rapidement nécessité la construction d'aqueducs, pour assurer ses besoins en eau courante.

Les thermes

Dans une de ses œuvres, le poète Sidoine Apollinaire vante, au Vᵉ s., la richesse des bains publics de la ville, les comparant à ceux, illustres, de la ville de Baïes, en Italie. Rien d'étonnant donc qu'Aix-en-Provence ait été représentée par un monument thermal sur la table de Peutinger, copie médiévale de l'un des plus riches itinéraires du monde antique. Pourtant, le dossier des thermes antiques est loin d'être aussi bien documenté qu'on le voudrait. Et les vestiges de bains répertoriés n'ont pas grand chose en commun avec les descriptions très romantiques qu'en ont fait les érudits du XIXᵉ siècle.

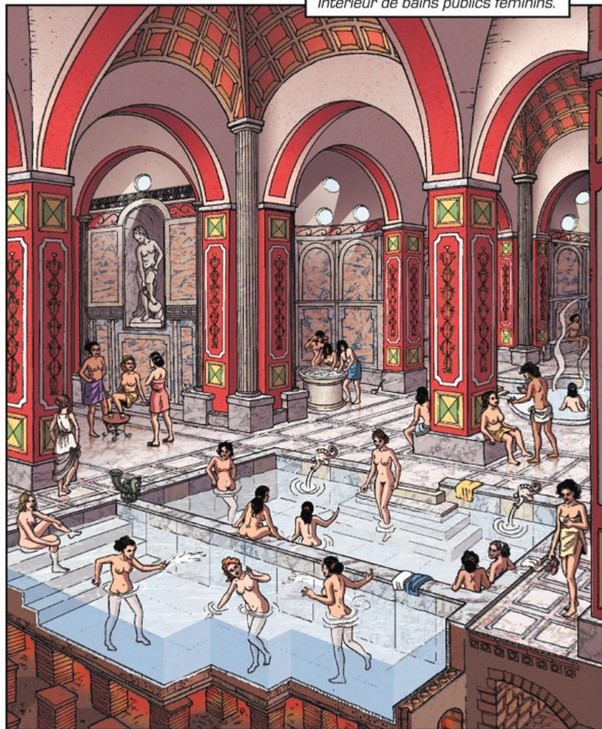
On connaît au moins trois ensembles balnéaires publics dans le quartier central de la ville. Deux d'entre eux ont été établis de part et d'autre d'un *cardo* secondaire et devaient animer un quartier peuplé de petites gens. Le plus occidental des deux était alimenté par des sources thermales. Découvert sur l'actuel site des Thermes Sextius, en 1921, il a été à nouveau fouillé en 1996 et il est en partie conservé *in situ*. En subsistent une piscine, une salle sur hypocauste (système de chauffage par le sol) et des pièces annexes. Directement alimentée par des sources d'eau chaude jaillissant par un griffon installé dans les anfractuosités du rocher, la piscine est entourée sur au moins trois côtés par des gradins destinés au repos des baigneurs. On y accédait par un pédiluve dont le plan à pans coupés suggère la présence d'une borne-fontaine. Piscine et pédiluve étaient recouverts de marbre blanc. Au sud, se trouvaient une grande salle chauffée et une étuve sèche. Si l'on ignore quand cet ensemble balnéaire fut construit, on sait qu'il fut transformé à la fin du Iᵉʳ siècle et qu'il a fait l'objet de remaniements jusqu'à une date avancée entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge.

À l'est, les fouilles ont révélé trois amples salles rectangulaires, dont la construction traduit un souci de puissance et d'esthétique. D'une superficie de 160 m², la mieux conservée était pourvue d'une abside. Toutes trois ont une architecture massive (les sols mesurent entre 1 m et 1,20 m d'épaisseur), et elles étaient pavées de grandes dalles de marbre.

Situé plus au nord, le troisième édifice thermal est connu par un plan établi en 1843. Il comportait au moins deux salles à hypocaustes, des bassins, des pièces décorées de mosaïques, une adduction d'eau et des égouts, qui attestent sa complexité et sa qualité. Son environnement est inconnu. Construit au plus tard dans le premier tiers du IIᵉ siècle, cet édifice a peut-être été fréquenté jusqu'à la fin du IVᵉ siècle.



Les thermes de cure, au moment de leur redécouverte en 1996. © Jean-Claude Carbonne, Ville d'Aix-en-Provence



Intérieur de bains publics féminins.

Les aqueducs

Durant l'Antiquité, Aix-en-Provence fut alimentée par trois aqueducs qui y conduisaient les eaux de source captées dans les massifs qui limitent le bassin d'Aix : la Montagne Sainte-Victoire et le Concors à l'est, la Trévaresse au nord.

Le plus important de ces ouvrages est l'aqueduc de Traconnade, dont la longueur est estimée à 40 km. Construit au milieu du IIe siècle après J.-C., il était alimenté par des sources provenant de la vallée de la Durance. Pour conduire l'eau jusqu'à Aix, il devait franchir le chaînon de la Trévaresse. À cet effet, fut construit un ouvrage qui représente une prouesse technique. Le franchissement des vallons était assuré par des ponts ou des murs percés à la base d'une ouverture permettant l'écoulement des eaux. L'ouvrage d'art le plus important se trouve sur la commune de Meyrargues. Long d'une quarantaine de mètres, il comportait huit arches d'une hauteur de 7 m.

À flanc de vallée, la technique la plus économique consistait à construire la conduite sur un versant ou en tranchée. Dans les secteurs en relief, l'aqueduc a été réalisé en tunnel. Sous le plateau de Venelles, sa galerie circule de façon souterraine sur plus de 8 km de long et elle est reliée à la surface par des puits dépassant 80 m.

À l'est, la montagne Sainte-Victoire était ceinturée par deux autres aqueducs. Le mieux conservé est celui de Saint-Antonin. D'une longueur évaluée entre 12 et 15 km, il suit la vallée du Bayon et poursuit son parcours vers l'est, d'abord sur les contreforts du massif de Sainte-Victoire, puis sur le piémont du plateau de Bibemus, où il franchit plusieurs ravins. Profond, celui de la Cause a nécessité la construction d'un imposant pont. Au-delà, vers Aix, le tracé de l'aqueduc se perd en contrebas du plateau de Bibemus. Il pourrait être parallèle à celui de l'aqueduc construit au XIXe siècle par l'ingénieur François Zola, père de l'écrivain.

Sans apporter à chaque Aixois la quantité d'eau dont disposait un habitant de Rome à la même époque, les eaux acheminées par ces aqueducs suffisaient à alimenter les bassins d'agrément des maisons des riches Aixois, à assurer la salubrité de la ville en nettoyant le réseau des égouts urbains et surtout à alimenter les thermes publics qui se sont multipliés entre la fin du Ier et le IIe siècle.



Arches de l'aqueduc de Traconnade, au lieu-dit Pas-de-l'Etroit, à Meyrargues © Paul-Albert Février

Aqueduc de Saint-Antonin qui franchissait le ravin de la Cause. La canalisation court en partie supérieure de l'ouvrage d'art dont subsistent de beaux vestiges.

LES DOMUS

Le hasard des découvertes fait de l'habitat le domaine le mieux connu de la ville antique. On connaît plusieurs îlots dédiés à des logements modestes ou à des activités de rapport, et surtout une quarantaine de maisons résidentielles. Si ces riches demeures que les Romains qualifiaient de *domus* étaient des lieux privés par excellence, elles pouvaient aussi avoir une fonction publique. Le maître y veillait à la bonne marche de ses affaires, recevait ses clients et y accueillait les autres notables de la cité ou des hôtes de passage.

L'exploration de ces maisons montre l'ampleur des travaux de terrassement qui ont été réalisés pour en permettre l'installation. Elles ont toutes été aménagées sur des terrasses étagées depuis le nord-est vers le sud-ouest. Le rythme de leur construction révèle aussi le caractère progressif du lotissement de la ville. Au sein des îlots, des parcelles sont restées vierges, longtemps après l'édification des premières maisons, constat surprenant pour qui imagine un tissu urbain dense, à l'urbanisation continue.



Îlot d'habitation avec la mosaïque d'Entelle et Darès encore en place, au premier plan. Les Chartreux, 1987.

La *domus* de l'Aire du Chapitre

Une grande maison patricienne

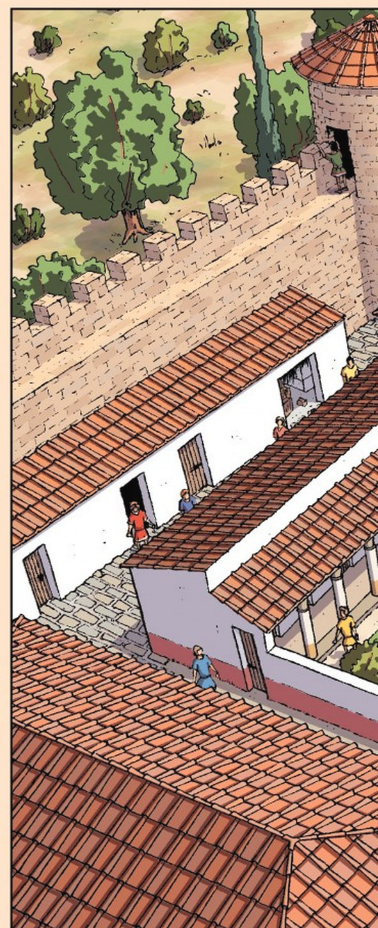
Cette *domus* illustre le mieux l'habitat résidentiel. Calée à l'angle nord-est de la ville et implantée sur deux terrasses, elle est composée de quatre corps de bâtiments qui s'articulent autour de quatre jardins disposés en quinconce. Construite en deux étapes, entre le milieu et la fin du Ier siècle après J.-C., elle couvre une superficie de plus de 2600 m².

Certains de ses corps de logis étaient pourvus d'un étage, accessible par un escalier en bois. Sur les seules parties situées en rez-de-chaussée, on dénombre au moins vingt-six pièces dont la moitié était pourvue de mosaïques blanches à listel d'encadrement noir. Seule une salle située dans une partie reculée de l'habitation, comporte une mosaïque polychrome représentant une pintade. Trois de ces pièces, d'imposantes dimensions (entre 80 et 100 m² de superficie), étaient des salles d'apparat. Elles étaient toutes ornées de peintures murales dont les couleurs vives et soutenues contrastaient avec la blancheur des pavements de sol. Les décors picturaux ne se cantonnaient pas aux espaces fermés, mais envahissaient aussi les murs de façade protégés par les portiques, offrant une palette générale haute en couleurs.

Encadrés par des colonnades sommées de chapiteaux corinthiens et animés par des sculptures, les jardins accueillaient des plantations variées. Deux au moins étaient agrémentés de bassins, ce qui suppose une alimentation en eau courante.



La mosaïque à la pintade. © Jean-Claude Veysseyre. Centre de restauration des mosaïques de Saint-Romain-en-Gal.



La plupart des *domus* reproduisent un plan uniforme qui échelonne, du nord au sud, la partie d'habitation, une cour et un jardin. Souvent pourvues d'un étage, elles couvrent de grandes superficies et certaines combinent le plan italique à *atrium* et un plan plus largement méditerranéen avec d'amples jardins à portiques où prennent place fontaines et bassins d'agrément. La plupart de ces maisons ayant été mises au jour dans le quartier nord de la ville, on comprend que la trame urbaine y soit plus aérée que partout ailleurs dans l'agglomération.

C'est à partir des espaces ouverts que sont distribuées les pièces. Soignée, leur décoration comprend mosaïques, revêtements de marbre et peintures murales qui ornent non seulement les salles de réception, mais aussi les espaces privés. Elle témoigne de l'évolution des modes décoratives : le Ier siècle privilégie un style sobre et classique, inspiré d'Italie, où s'opposent le noir et le blanc, tandis qu'au IIe siècle, la tendance est à la couleur.

Si la production de pavements mosaïqués est alors moins importante, le répertoire se distingue par une originalité qui permet de supposer l'existence d'au moins un atelier aixois qui transforme, adapte et finalement invente un répertoire dont la source est italique : une palette plus colorée habille désormais des trames géométriques complexes qui préfigurent le décor multiple polychrome dont Vienne et Lyon feront leur répertoire de prédilection pendant la seconde moitié du IIe siècle de notre ère et au siècle suivant.



Terrasse supérieure de la maison de l'Aire du Chapitre.

Restitution de la domus *de l'Aire du Chapitre établie à l'angle nord-est de la ville, contre le rempart.*



Mosaïque d'Orphée charmant les animaux. © Musée Granet

La présence d'un atelier créateur dans son fonds d'images est d'autre part illustrée par le choix d'une iconographie originale issue d'un thème littéraire virgilien - le combat d'Entelle et Darès - qui est repris dans plusieurs demeures urbaines et même dans les riches *villae* des environs, comme à Villelaure, près de Lauris, dans le Vaucluse. Excepté cet hapax, pour le reste, les thèmes en faveur restent très académiques et pour la plupart empruntés à la mythologie : Ariane et Bacchus, Orphée charmant les animaux, Thésée et le Minotaure. On trouve aussi des scènes de gladiature, de comédie ou des volières.

En ce qui concerne les peintures murales, on connaît surtout les goûts de la fin du Ier-début du IIe siècle. C'est la période où triomphe un style caractérisé par la structuration de la paroi murale plutôt que par son ornementation figurative. Bien que très coloré, le décor reste sobre. Au-dessus de sous-plinthes et de plinthes qui peuvent mesurer 0,70/0,80 m de hauteur, la paroi est organisée en grands panneaux monochromes que séparent des bandes verticales. Ces dernières portent presque systématiquement un motif de candélabre, enrichi d'ombelles, de feuillage et de figures. Le raccord entre la paroi peinte et le plafond, également peint, est assuré par une frise en stuc à décor moulé.

Les maisons des Magnans et des Chartreux

Un thème littéraire en vogue dans le décor des maisons

Il est deux autres maisons qui retiennent l'attention en raison de leur décor et notamment de l'iconographie de leurs pavements de mosaïque. La première se trouve dans la moitié sud de la ville, l'autre dans son quartier ouest.

Découverte en 1990, la maison des Magnans a été dégagée partiellement. On en connaît surtout une salle de réception de 32 m² (8 m x 4 m de côté) qui était ornée d'une très belle mosaïque polychrome. Composé d'un tapis à trame géométrique et d'un tableau figuré représentant le combat de Darès et Entelle, son décor imite les plafonds à *lacunaria*, c'est-à-dire à caissons. Le grand spécialiste de la mosaïque romaine, Henri Lavagne, a souligné la place capitale de ce pavement dans l'histoire des canevas à décor multiple. Elle est, en effet, le plus ancien exemple connu en Gaule.

Unique dans le monde romain, le motif qui orne son tableau est inspiré du livre V de l'Enéide de Virgile. Il représente une scène des jeux funéraires organisés par Enée pour les funérailles de son père, Anchise. Il s'agit de l'épisode final du combat qui a opposé deux pugillistes munis de cestes (gants de cuir lestés de plomb), le vieil Entelle et le jeune Darès montré de dos, pour le prix d'un taureau blanc. La scène montre le taureau assommé par Entelle, en train de s'effondrer, le mufle ensanglanté. Plus que la référence littéraire, c'est sa morale qu'il faut retenir dans le choix de cette scène. Car le vainqueur ne fut pas le fougueux Darès, parti au combat sûr de sa victoire, mais le vieil Entelle, venu à bout de son adversaire par la force de sa sagesse et surtout de sa piété : il offre ici en sacrifice le prix de sa victoire aux Mânes d'Eryx. En choisissant cette image, le propriétaire de cette maison rappelait ainsi à ses commensaux (personnes vivant dans la maison d'un seigneur et liées à lui par leur fonction) "que nul n'est entièrement responsable de ses victoires s'il n'est en accord avec les dieux" (H. Lavagne).

La fonction de la pièce est assez facile à deviner. C'est un *triclinium*, comme en témoignent le tapis de rallonge qui complète le pavement et le sens de lecture du tableau figuré. Ce dernier a été disposé de manière à être regardé depuis ce tapis de rallonge sur lequel il faut imaginer les lits des convives. Le décor peint associé à cet ensemble était également riche en couleur avec de grands panneaux en bleu égyptien séparés par des bandes rouges, reposant sur une plinthe noire à décor de méandres clairs.

Construite sous Auguste, la maison des Chartreux était sans doute composée de plusieurs ailes établies autour d'un jardin ou d'une cour à portique. Refait au gré des modifications apportées à l'organisation intérieure de la maison, son décor permet de suivre l'évolution des goûts de ses propriétaires. En terre battue à l'origine, ses sols ont rapidement été remplacés par des mosaïques que l'on imagine en opposition de couleurs. Au IIe s., celles-ci ont, à leur tour, été détruites pour laisser place à des pavements polychromes de grande qualité. L'un d'eux représente une volière avec Amour contrit, l'autre, un nouvel exemple du combat d'Entelle et Darès. Cette mosaïque était notamment associée à un décor pictural représentant une architecture fictive de plaques de marbre.



Mosaïque représentant le combat d'Entelle et Darès. Domus *des Magnans.*
© Hussy, Service régional de l'archéologie de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

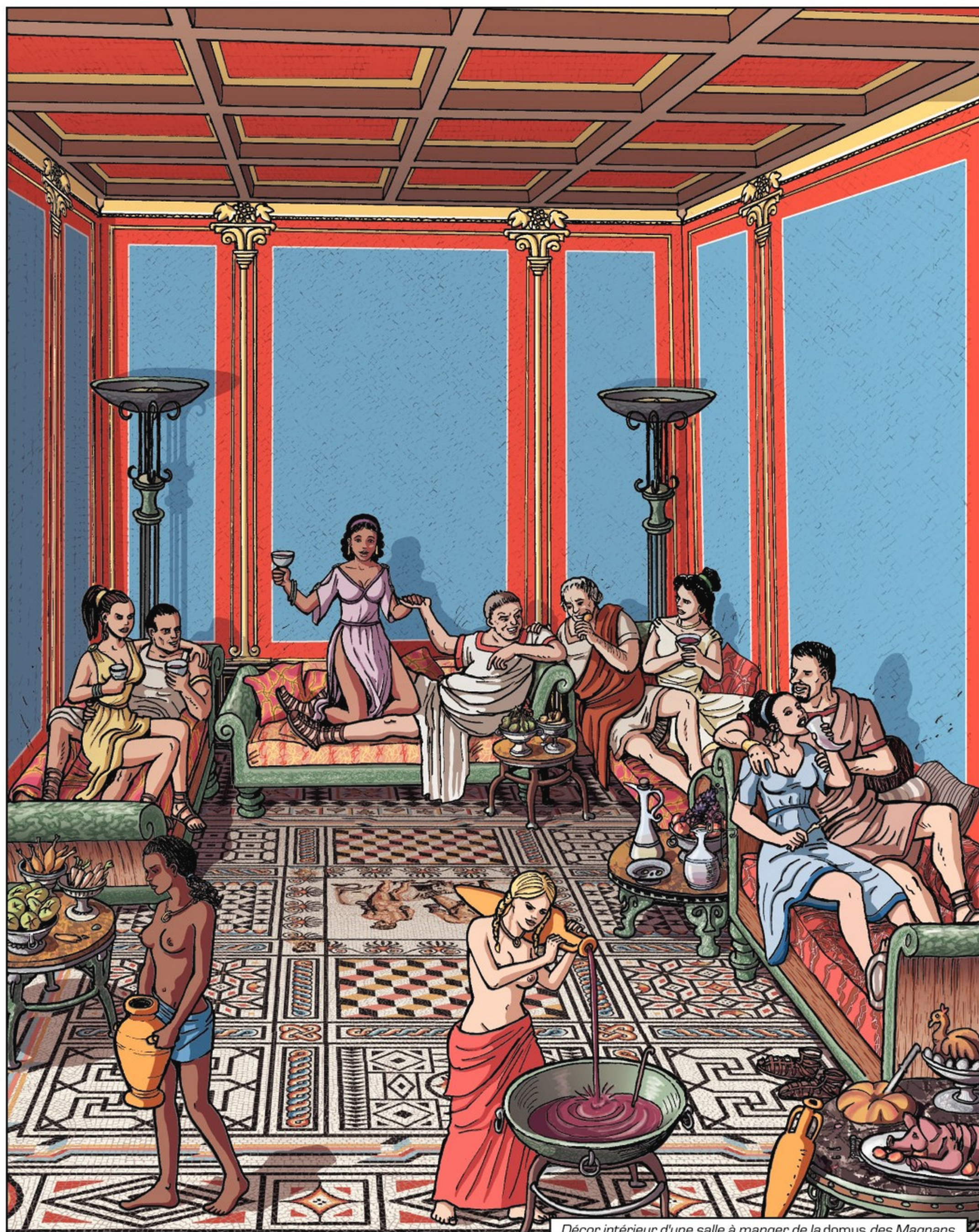
Le grand Enée, alors, veut calmer les colères...
Puis, à l'homme (Darès) épuisé que quelques mots apaisent :
"Las !" dit-il "quels transports ont aveuglé ton âme ?
Vois : les dieux t'ont laissé (d'autres forces sont là).
Cède-leur. " À ces mots, sa voix rompt le combat.
Genoux traînants, meurtris, tête flottante et molle,
Bouche crachant le sang (épais, des dents s'y mêlent),
Darès, par ses amis, aux nefs est ramené.
Appelés, on leur donne et le casque et l'épée ;
La palme et le taureau seront le lot d'Entelle.
Vainqueur, ivre d'orgueil, de son taureau si fier :
"Fils de Vénus", dit-il, "et vous Troyens, sachez
Et la belle vigueur qu'avait mon jeune corps
Et la mort dont Darès fut par vous préservée."
Il se planta, sitôt, en face de la bête
(Prix de la lutte elle était là), poing droit dressé,
Leva son ceste dur, qui frappe entre les cornes,
Et du crâne brisé fit jaillir la cervelle.
Tremblant, sans vie, au sol, le bœuf tombe et s'affaisse."
Lui, du fond de son âme, il verse ces paroles :
"Eryx, reçois ce sang, plus digne que Darès.
Vainqueur, ici je pose et mon art et mes cestes."

Traduction Jean-Pierre Chausserie-Laprée de : Virgile, Œuvres complètes, I, L'Enéide. Paris, éd. La Différence, 1993, p. 327-329 (chant V, vers 362-482)

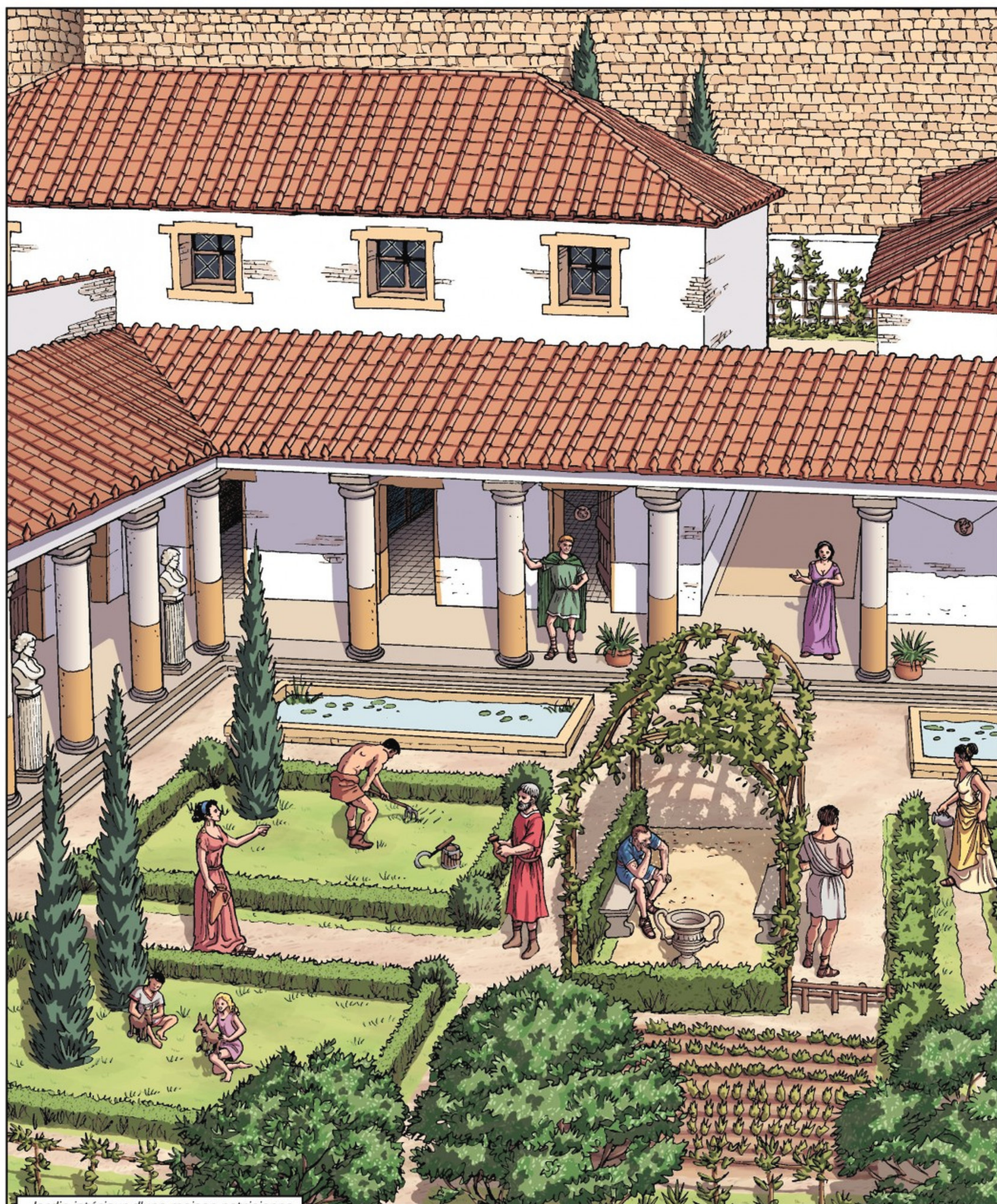




Décor intérieur d'une des salles d'apparat de la maison des Chartreux. Au sol, mosaïque représentant le combat d'Entelle et Darès. Sur les murs, décor fictif d'architecture en marbre. La scène représente une restauration de la mosaïque.



Décor intérieur d'une salle à manger de la domus *des Magnans. Au sol, mosaïque représentant le combat d'Entelle et Darès. Sur les murs, décor alternant des panneaux en bleu égyptien et des bandes de séparation rouges agrémentées de candélabres.*



Jardin intérieur d'une maison patricienne avec son décor végétal.

La *domus* au grand *opus sectile*

Dans le quartier résidentiel qui se développe au nord de la ville, des fouilles pratiquées en 1790 et sous la Monarchie de Juillet ont révélé plusieurs habitations qui comptent parmi les plus riches par leur décoration. S'y concentrent un nombre élevé de mosaïques polychromes (scène de comédie, Orphée, autre exemplaire du combat de Darès et Entelle, Dieu Océan, Thésée et le Minotaure....) et des pavements en marbre, les *opus sectile*, dont la réalisation était encore plus onéreuse que celle des mosaïques. L'une de ces maisons a notamment livré un *opus sectile* d'une qualité exceptionnelle. Il allie, dans une composition géométrique subtile reprenant des motifs en vogue dans les palais impériaux de Rome, des marbres en porphyre rouge et vert d'Egypte et de Sparte, ainsi que du marbre jaune des carrières de Chemtou, en Tunisie.


Domus *au grand* opus sectile. *Sont réunis ici un sol en marqueterie de marbre et un décor mural appartenant à deux maisons aixoises différentes.*

L'*œcus* à la volière et à l'Amour contrit

Le thème de la volière fait partie des poncifs décoratifs dans le monde romain, mais sa mise en scène dénote, dans le cas présent, un certain humour. Savante, la composition de la trame du décor est organisée sur un quadrillage de bandes formées de rectangles et de carrés d'intersection, au sein desquels prennent place des volatiles. On y reconnaît aisément des pigeons, des cailles, des perdrix, des tourterelles et des canards à col vert. Dans le carré d'intersection placé au centre du pavement, un Amour tient d'une main un arc et de l'autre une torche allumée brandie vers le haut. L'expression boudeuse de son visage trahit la contrariété, laissant entendre que l'adorable *putto* se trouve ici condamné à s'occuper des amours de volatiles plutôt que d'humains. Le modelé du corps, le regard oblique et la vivacité du personnage en font un chef-d'œuvre d'expressivité et de grâce.



Domus *des Chartreux. Mosaïque à la volière et à l'Amour contrit*

© Jean-Claude Veysseyre. Centre de restauration des mosaïques de Saint-Romain-en-Gal



ACTIVITÉS ET COMMERCE





Vases en céramique commune produits par des officines aixoises. © Christine Durand, CNRS-CCJ



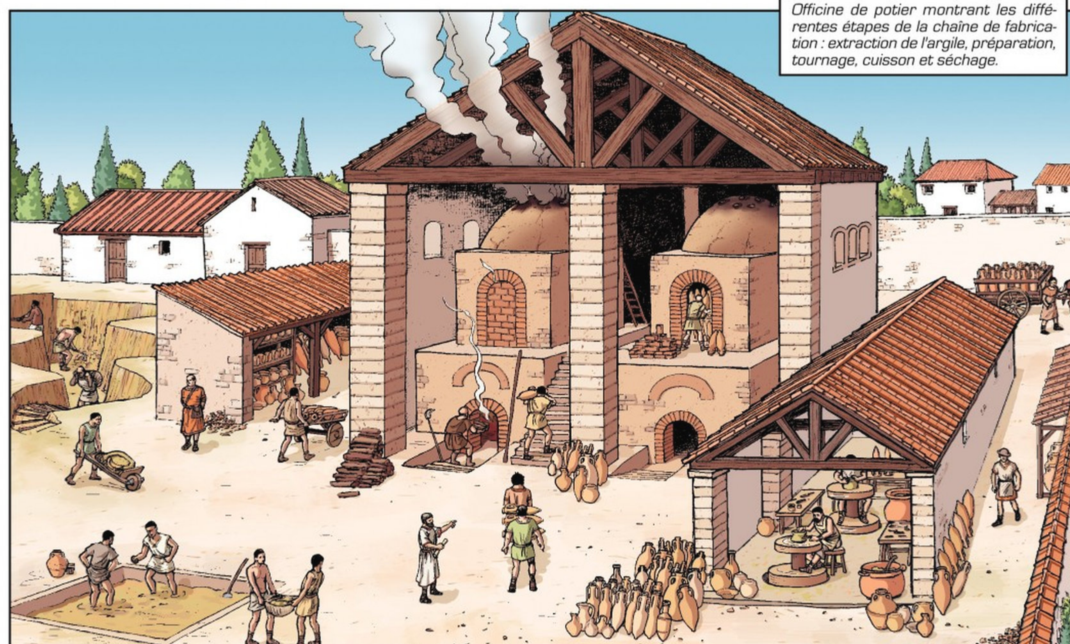
La proximité d'Aix-en-Provence avec le port maritime de Marseille et sa position à un carrefour routier important, notamment en direction des Alpes, lui conféraient une situation privilégiée.

La ville bénéficiait, en effet, des échanges commerciaux avec la Méditerranée et constituait une place de redistribution des productions régionales. Pourtant, comparée à Marseille, Arles et Fréjus dont les activités économiques étaient florissantes durant le Haut Empire, *Aquae Sextiae* a longtemps fait figure de parent pauvre dans le domaine de la production. Heureusement, plusieurs découvertes récentes ont contribué à corriger cette image. Outre les informations qu'elles livrent sur les activités artisanales elles-mêmes, elles participent à dessiner leur topographie et l'organisation du travail.

Les activités de transformation

La majorité d'entre elles se rapporte au domaine alimentaire. Si l'on trouve encore souvent dans les maisons du Ier siècle avant J.-C. des meules rotatives en basalte témoignant d'une activité domestique de mouture des céréales, celle-ci est rapidement relayée par des boulangeries artisanales, devenues indispensables en contexte urbain. Leur présence est attestée par des fragments de meule pompéienne.

Mais c'est surtout la chaîne alimentaire carnée qui est la mieux renseignée, en particulier grâce aux innombrables déchets animaux rejetés dans les dépotoirs. Leur nature et les traces de découpe qu'ils portent permettent de distinguer le travail du boucher de celui du charcutier, qui étaient deux corps de métier différents dans l'Antiquité. Chevilles osseuses, déchets de taille, ratés de fabrication témoignent



Officine de potier montrant les différentes étapes de la chaîne de fabrication : extraction de l'argile, préparation, tournage, cuisson et séchage.

aussi du travail de l'os et de la corne. Ces activités prenaient place aussi bien intra-muros qu'en périphérie immédiate de la ville.

Les seuls indices avérés d'activités textiles sont les poids de tisserand en céramique que l'on suspendait à la chaîne des métiers à tisser pour tendre les fils. On signalera encore la présence d'amphores de Lipari, conteneurs connus pour le transport de l'alun, qui trahissent des activités de teinturerie ou de mégisserie.

Enfin, il va de soi que la ville a nécessairement accueilli, à titre permanent ou temporaire, des artisans appartenant à tous les corps de métier du bâtiment, tant pour la construction

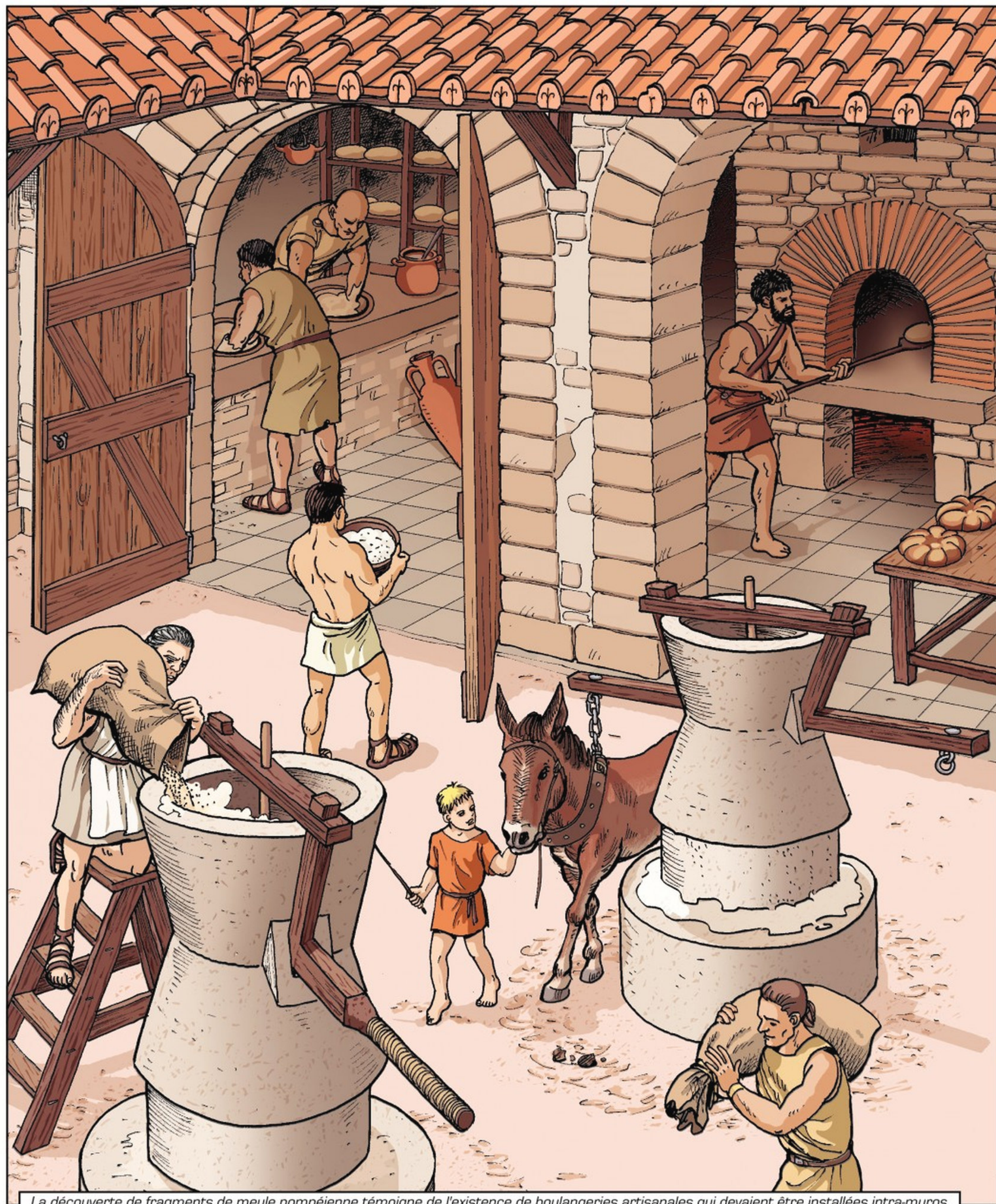


La fabrication de l'huile fait aussi partie des activités agricoles bien attestées dans le Midi méditerranéen.

privée que publique : tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, maçons, peintres ou stucateurs, mosaïstes et sculpteurs. Les épitaphes ou l'iconographie sont enfin une source d'information précieuse sur des métiers : dendrophores (menuisier-charpentier-bûcherons) et centonaires (sorte de collège de pompiers), médecins, vétérinaires...

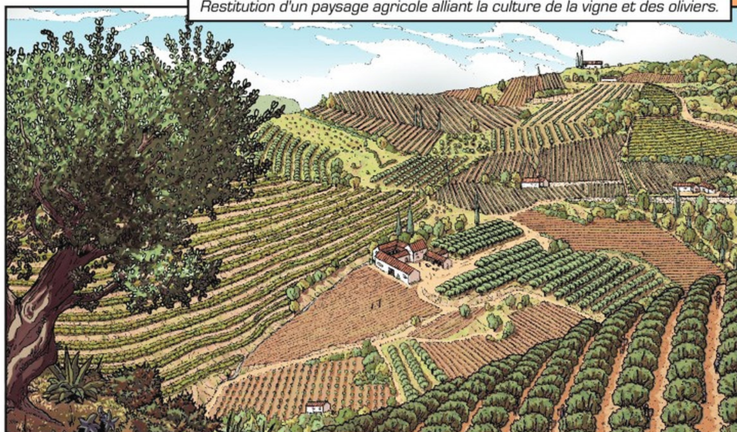
Les arts du feu

Le seul site de production connu est l'atelier de verrier mis au jour en périphérie nord-est de la ville. En activité dans la seconde moitié du IIe siècle après J.-C., il se trouvait dans un bâtiment à l'usage précédemment agricole. Attesté par



La découverte de fragments de meule pompéienne témoigne de l'existence de boulangeries artisanales qui devaient être installées intra-muros.


Mâchoires de bœuf et de porc témoignant de l'activité de charcuterie.
© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence


Restitution d'un paysage agricole alliant la culture de la vigne et des oliviers.

un four en place, il produisait de la vaisselle. On peut également restituer au moins deux officines de potier spécialisées dans la fabrication de céramique à pâte calcaire : vaisselle, amphores, céramique architecturale (antéfixes, tuiles, briques), objets artisanaux tels les poids de tisserand. La localisation de ces officines, qui ont été en activité entre le changement d'ère et la fin du IIe siècle, est plus problématique. Elle repose sur leurs seuls rebuts de fabrication et sur les grandes fosses d'extraction d'argile que les potiers ont creusées pour en extraire le matériau dont ils avaient besoin. L'une d'elles a pu se trouver au sud-est de la ville, la seconde au sud, sans qu'on puisse préciser si elles étaient extra ou intra-muros.

L'abondance, à Aix-en-Provence, d'une autre catégorie de vaisselle impose d'imaginer un ou plusieurs autres ateliers spécialisés dans la fabrication de céramique commune à pâte brune, qui constituait la majorité de la vaisselle culinaire et de stockage domestique. Au nombre des arts du feu, comptaient aussi les activités métallurgiques, également attestées par de seuls rebuts (loupes de fer) ou des creusets : travail du fer, fabrication d'objets en bronze, en plomb, en laiton, orfèvrerie.


Poids de tisserand en céramique.
© Christine Durand, CNRS-CCJ

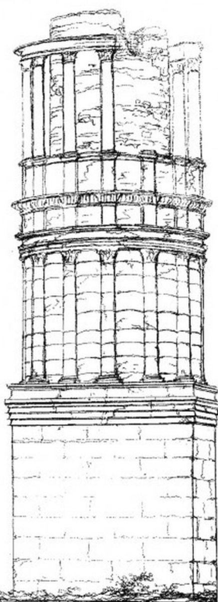

La restitution proposée ici pour ce four de verrier s'appuie sur les vestiges mis au jour sur le site de Signoret et sur un décor de lampe antique. En avant de la chambre de fusion du verre et de la chambre de recuisson, la table de travail du verrier.

LE MONDE DES MORTS

Aujourd'hui, nos cimetières sont des lieux clos au sein desquels le visiteur ne pénètre que s'il choisit de le faire. Dans l'Antiquité romaine, le monde des morts encercle celui des vivants. Il y a entre eux à la fois contact et rupture : aucun tombeau ne franchit la limite de la ville, mais la séparation peut être infime. *Aquae Sextiae* n'a pas échappé à cette règle. Les voies qui y convergent et les abords de la fortification sont peuplés de tombes, anonymes ou non, d'enclos et de monuments funéraires aux dimensions et aux architectures diverses.



Nécropole du sud de la ville avec ses enclos.
© Núria Nin, Ville d'Aix-en-Provence



Dessin du mausolée monumental de la voie Aurélienne. Esprit Gibelin. Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence.

L'édifice le plus remarquable est le mausolée monumental qui s'élevait 9 m en avant de la porte d'Italie, sur la voie Aurélienne. Érigé au IIe siècle pour accueillir les sépultures de trois notables de la cité, il marquait le point de départ d'une nécropole qui a livré de nombreuses épitaphes.

Sur la voie Aurélienne littorale qui se dirige vers Marseille, s'est développée une autre nécropole qui a été reconnue sur 230 m de long lors de plusieurs campagnes de fouille. Ce cimetière a connu deux moments de fréquentation, marqués par des rites funéraires différents. Entre le dernier tiers du Ier et le début du IIIe siècle après J.-C., il est surtout voué au rite de la crémation, l'inhumation étant réservée aux enfants morts en période périnatale, qui, selon l'usage répandu dans l'Antiquité romaine, ne sont jamais incinérés. À partir de la fin du IIIe et jusqu'au début du VIIe siècle, il n'accueille plus que des inhumations.

Occupant une bande de terrain étroite (15 à 20 m de large), la nécropole du Haut Empire est organisée en une suite de petits ensembles établis tantôt à l'est de la route, tantôt à l'ouest. L'espace y est découpé en concessions matérialisées par des enclos funéraires au sein desquels ont quelquefois été érigés des édicules. Alignées sur les rives de la voie et toujours orientées vers elle, ces constructions montrent l'attraction que celle-ci exerce sur cette "petite ville des morts". Les enclos de taille modeste accueillent une seule sépulture. Les plus vastes sont collectifs, peut-être familiaux ou liés à des corporations. L'un d'eux conservait des traces de plantation évoquant la présence d'un jardin funéraire.

Les rites expriment diverses façons de rendre hommage au disparu et de considérer la mort. La tombe peut indiquer le niveau social du défunt et de sa famille, son goût plus ou moins affirmé de l'ostentation. Elle se présente le plus souvent comme une petite fosse dans laquelle a été déposé l'ossuaire. Celui-ci est soit un pot en céramique, soit un vase en verre que protège un coffre en plomb ou en pierre. On a parfois aussi recours à une simple amphore cassée, pratique de recyclage sur laquelle on se gardera de porter un jugement de valeur.



Stèle funéraire en pierre du centonaire Caius Valgus Victorinus.
© CNRS-CCJ

Le rite de la crémation dans l'Antiquité

Durant l'Antiquité, deux rituels ont été pratiqués : l'inhumation, qui procède de l'abandon du cadavre au pourrissement, et la crémation qui réduit son corps par le feu. Son but est de faire passer le corps du stade de cadavre en décomposition à un stade minéral et définitif, support du rite et des offrandes. Si le traitement du cadavre change, la conception de la sépulture est la même et l'on peut considérer que toutes les sépultures sont, au sens propre, des inhumations. La crémation est, en effet, toujours accompagnée d'une mise en terre des restes humains. Elle s'apparente à ce que les ethnologues appellent les doubles funérailles. La crémation correspond aux premières funérailles. C'est le moment où interviennent les rites d'exclusion du mort de la communauté des vivants et les rites de purification de la famille souillée par le deuil. Lors des secondes funérailles qui correspondent à la mise en terre, s'expriment les rites d'intégration du mort dans son statut de l'au-delà.



Bûcher funéraire.

Les dépôts qui accompagnent le vase cinéraire sont peu nombreux : fioles à parfum, vaisselle, bijoux, objets personnels ou quartiers de viande.

Quelques vestiges portent témoignage du culte des morts et de leur mémoire : restes de repas funéraires postérieurs à l'inhumation, conduits à libation constitués là encore de panses d'amphores. On pouvait y faire couler vin, huile, lait en faveur des dieux chtoniens, garants de l'accueil et plus encore du maintien du défunt dans l'au-delà.

Le lien étroit que le monde des morts entretient avec celui des vivants est particulièrement manifeste dans les épitaphes. En même temps qu'ils évoquent leurs liens familiaux, leurs titres, leur statut social, les défunts y interpellent souvent les passants, les exhortant à profiter du bonheur éphémère de la vie. Le musée Granet conserve une belle série de ces inscriptions qui documentent aussi l'organisation municipale et les métiers exercés dans la ville.



LES VILLAE

Chef-lieu d'une cité dont le territoire s'étendait dans le Var et le Vaucluse, *Aquae Sextiae* se trouve au cœur d'une région rurale organisée autour de grands établissements agricoles, les *villae*.

Certaines d'entre elles sont connues grâce à la photographie aérienne ou seulement supposées par les débris de céramique ou de matériaux de construction qui émaillent les champs. Quelques-unes ont récemment fait l'objet de dégagements partiels. C'est le cas de la *villa* Richeaume sur la commune de Puyloubier ou de celle du quartier Régine, au Puy-Sainte-Réparade, dont les bâtiments couvraient 6000 m².

Ces grandes *villae*, qui appartiennent à de grands propriétaires fonciers, sont au cœur d'une organisation complexe de l'espace rural, structuré de façon hiérarchique en différents ensembles dont dépendent des établissements plus petits.

Leurs principales activités résident dans l'élevage et surtout dans la production de céréales, de vin, d'huile, à laquelle est quelquefois associée la fabrication de produits manufacturés : vaisselle, céramique architecturale ou encore amphores destinées au transport du vin produit localement.

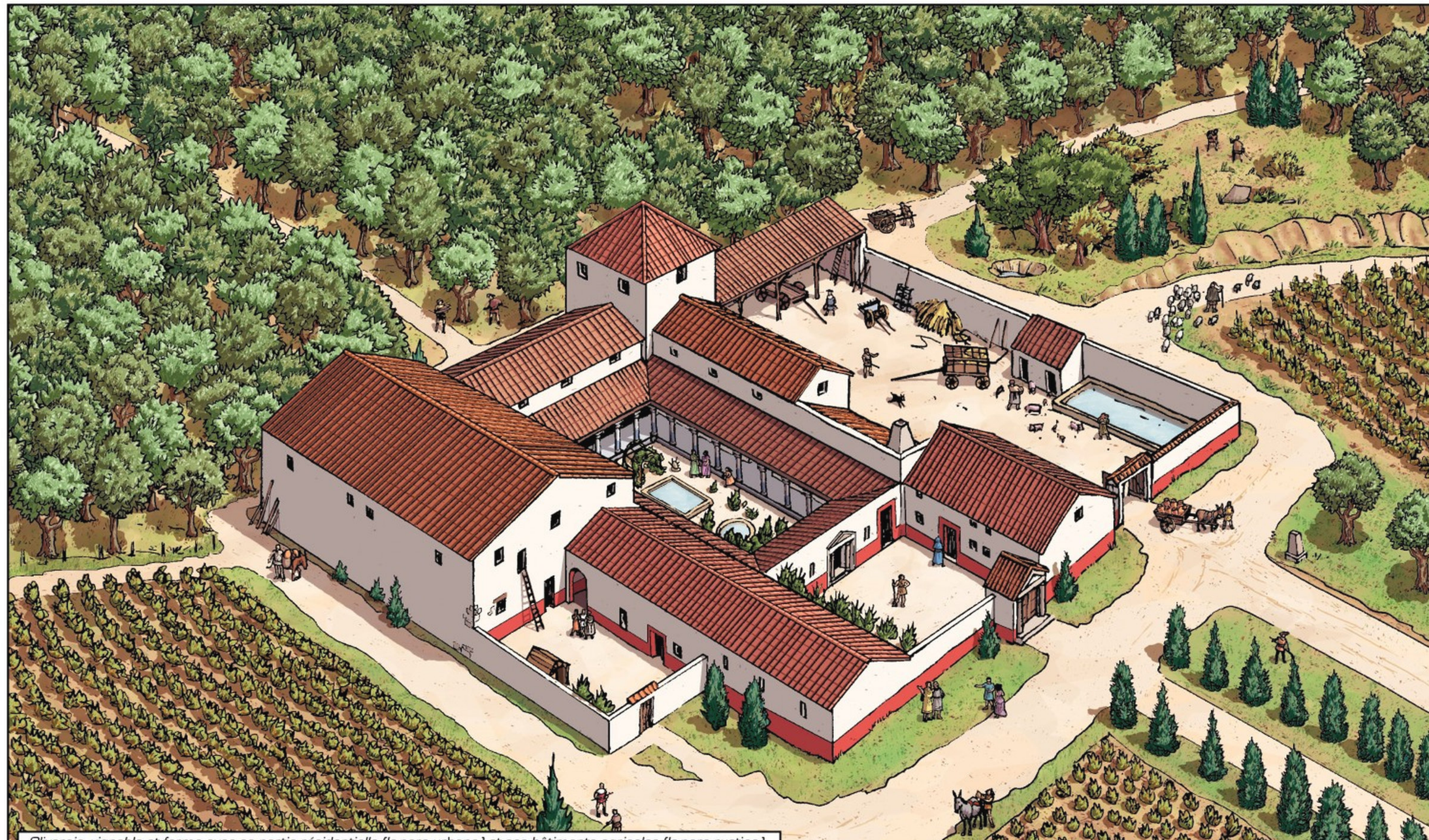


Villa *Richeaume, à Puyloubier.* © Ch. Durand. CNRS-CCJ





Villa *Régine au Puy-Sainte-Réparade. Restitution* (© Stephan Ranchin) *et vue des bâtiments agricoles de la villa.* (© Philippe Chapon, INRAP.)



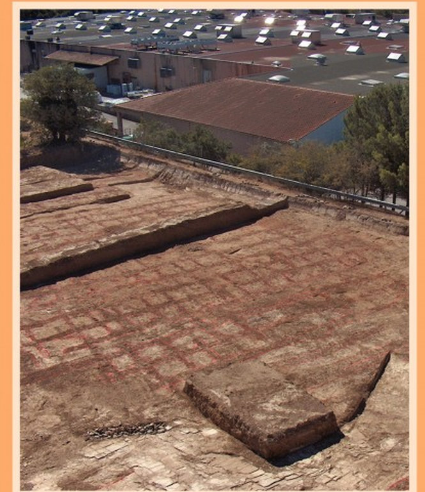
Oliveraie, vignoble et ferme avec sa partie résidentielle (la pars urbana*) et ses bâtiments agricoles (la* pars rustica*).*

Au gré des fouilles préventives qui permettent d'explorer de grandes superficies, se font jour aussi de nombreux témoins de cette exploitation agricole qui fut sans doute intense. Il s'agit d'abord de vestiges révélant les travaux qui ont été nécessaires à la mise en valeur des sols, telles les structures de drainage dont certaines ont également joué un rôle dans la structuration de l'espace, comme limites parcellaires. D'autres résultent des pratiques culturales. Parmi elles comptent surtout des traces de la viticulture, à travers la pratique du provignage notamment, largement attestée dans l'Antiquité romaine. Cette technique permettait, à partir d'une plante mère, de faire s'enraciner ses rameaux dans la terre sans en être détachés.

En dépit des acquis des recherches récentes, les modalités de l'occupation du territoire aixois restent toutefois encore largement à découvrir. Aujourd'hui que la ville elle-même commence à être bien connue, elles devraient permettre d'éclairer bien des aspects de la vie économique de la cité d'*Aquae Sextiae* durant la période romaine. Car cette nébuleuse de grands domaines nourriciers dont l'organisation globale nous échappe encore est en fait intimement liée à la ville. C'est à eux qu'incombe d'entretenir sa population. Ils constituent comme autant de pédoncules du noyau urbain.



Vue aérienne d'une villa *dans la compagne aixoise.*
© Louis Monguilan.



Vignoble découvert au sud d'Aix-en-Provence.
© Frédéric Parent, INRAP.

Complément de visite...

L'Oppidum d'Entremont

Étendu sur plus de 3,5 hectares, l'oppidum d'Entremont est un site archéologique situé sur les hauteurs d'Aix-en-Provence. Entremont étant autrefois la capitale de la fédération des celto-ligures, le site s'affiche comme l'un des derniers bastions de résistance du peuple Salyen. Il se structure en deux villes entourées de leurs remparts, nommées « Habitat 1 » – dite « la ville haute » – et « Habitat 2 » – dite « la ville basse ». Les recherches récentes ont montré que ce deuxième habitat aurait été créé à la suite du regroupement de populations régionales extérieures, certainement dû à un contexte de guerre. L'ensemble du site témoigne ainsi d'une multiplicité de savoir-faire technologiques et artisanaux.

Informations pratiques

Oppidum d'Entremont
À 3 km au nord de la vieille ville d'Aix, en direction de Puyricard
13100 Aix-en-Provence

Tél. : +33 (0)4 42 99 10 00

http://entremont.culture.gouv.fr

Tarif : entrée gratuite

Horaires : (de mai à août) tous les jours de 9h à 12h et de 14 à 18h ; (de septembre à avril) tous les jours de 9h à 12h et de 14 à 17h. Fermé le mardi, le 1er et le dernier lundi du mois et les jours fériés suivants : 1er mai, 25 décembre et 1er janvier

Le Musée Granet

C'est dans les salles d'archéologie du musée Granet que sont regroupés les objets issus des fouilles de l'oppidum d'Entremont. Celles-ci ont notamment mis au jour une exceptionnelle statuaire celto-ligure. On peut également découvrir une collection d'objets de la vie quotidienne et d'outils agricoles, illustrant la variété des savoir-faire que maîtrisaient les habitants d'Entremont.

Informations pratiques

Musée Granet
Place Saint Jean de Malte
13100 Aix-en-Provence

Tél. : + 33 (0)4 42 52 88 32

www.museegranet-aixenprovence.fr

Tarif : 4€/adulte ; 3€/pers. pour les groupes ; 2€ pour les personnes à mobilité réduite, malvoyants et malentendants avec leurs accompagnateurs ; gratuit pour les moins de 18ans, les étudiants de moins de 26 ans. Audioguide gratuit.

Horaires : (de juin à septembre) du mardi au dimanche de 10h à 19h ; (d'octobre à mai) du mardi au dimanche de 12h à 18h. Fermé le lundi et les jours fériés suivants : 1er mai, 25 décembre et 1er janvier.

Le Musée du Vieil Aix et du Parlement de Provence

Ce musée accueille à titre provisoire trois objets archéologiques remarquables de l'Aix-en-Provence antique. Il s'agit des trois urnes cinéraires en marbre qui ont été découvertes dans la maçonnerie du mausolée monumental qui s'élevait en avant de la porte sud-est de la ville. Ces urnes contenaient les restes humains brûlés de trois hauts personnages de la cité antique, un jeune sénateur, son père et son oncle.



L'Office de Tourisme.

Informations pratiques

Musée Estienne de Saint-Jean (Vieil Aix)
17, Rue Gaston de Saporta
13100 Aix-en-Provence

Tél. : + 33 (0)4 42 21 43 55

http://www.mairie-aixenprovence.fr

Tarif : entrée gratuite

Horaires : fermé le mardi et les jours fériés suivants : 1er mai, 25 décembre et 1er janvier.
De février au 15 avril : lundi au dimanche de 13h30 à 17h.
Du 16 avril au 15 octobre : lundi au dimanche de 10h à 18h.
À partir du 16 octobre, ouvert seulement l'après-midi, de 13h 30 à 17h.

Le Museum d'histoire naturelle

Fondé par le géologue Henri Coquand en 1838, le muséum est installé depuis 1950 dans le prestigieux hôtel Boyer d'Eguilles, construit au XVIIe s. Très riches, ses collections réunissent plus de 660 000 spécimens en minéralogie, paléontologie, archéologie préhistorique, botanique avec un très important herbier, zoologie et phrénologie.

Informations pratiques

Museum d'Histoire Naturelle
6, rue Espariat
13100 Aix-en-Provence

Tél. : + 33 (0)4 42 27 91 27

Site internet : http://www.mairie-aixenprovence.fr

Tarifs : plein tarif : 3,50 €. Gratuit pour les moins de 25 ans.

Horaires : ouvert tous les jours de 10h à 12h et de 13h à 17h. Ouvert les samedis, dimanches et jours fériés



L'Office de Tourisme

Besoin d'une information, d'un plan, d'un hébergement ou d'une idée d'activité ?

Informations pratiques

Office de Tourisme
Les Allées Provençales
300 Avenue Giuseppe Verdi BP 160
13605 Aix-en-Provence CEDEX 1

Tél. : +33 (0)4 42 16 11 61

www.aixenprovencetourism.com

Horaires : du lundi au samedi de 8h30 à 19h (du 1er juillet au 30 septembre de 8h30 à 20h), le dimanche de 10h à 13h et de 14h à 18h. Fermé le 1er janvier, le 1er mai et le 25 décembre.



ISBN : 2013-04-11-0817-6
2 013041 108176
HQ - 1920PX